

Préface

Les récits de vie de ce recueil nous permettent de mieux comprendre, par l'émotion et la raison, les réalités des migrations et des immigrations en France, dans leurs dimensions humaines et leur signification historique.

La diversité des expressions choisies pour ces récits nous rend ces expériences plus sensibles, tandis que la multiplicité des histoires personnelles, des lieux et des époques, nous approche de la complexité historique et humaine, trop souvent réduite à des généralités simplificatrices. L'ensemble compose une véritable ouverture à l'histoire de la France et à sa rencontre avec d'autres histoires. Ces récits nous aident à passer des mémoires individuelles à notre histoire commune. Ils illustrent à quel point l'histoire des migrations et de l'immigration contemporaines peuvent être proches, tout en restant bien spécifiques.

Parcourir ces récits c'est tout à la fois prendre conscience de l'ancienneté des migrations et des immigrations, comprendre la diversité des motivations et des parcours de vie et pouvoir embrasser cet ensemble pour réfléchir à la complexité des temps passés et présents. C'est pourquoi le poème « Partir » m'a particulièrement frappée et touchée par ce qu'il fait à la fois comprendre et ressentir.

A travers les vies de grands-parents et arrière-grands-parents, nous saisissons combien l'histoire des migrations, sous leurs formes contemporaines, est une histoire centenaire. Certains portaient déjà pour des terres lointaines, comme ce grand-père marocain amené dans les tranchées françaises de 14-18, cette arrière-grand-mère polonaise ballottée, lors de la dernière guerre mondiale, de Varsovie jusqu'en Bretagne ou bien cette ancêtre passée de la Guadeloupe à l'Afrique puis en France. Mais le départ, la séparation, l'adaptation à un monde nouveau pouvaient aussi être fortement ressentis sans aller bien loin, comme cet arrière-grand-père qui en parcourant 14km passa d'Espagne en France ou ce grand-père, qui sans quitter la Bretagne changea de lieu de vie et de travail, passant d'artisan de village à ouvrier qualifié dans une usine

au rayonnement mondial. Des changements que l'on retrouve dans tant de parcours d'immigrants.

Pourquoi quitter le lieu où on est né, où on a passé son enfance ? Pourquoi s'installer dans tel lieu ou tel pays plutôt que dans un autre ? Ici la diversité des récits de vie nous permet de faire le tour des motivations que l'on retrouve il y a cent ans comme aujourd'hui, dans les migrations internes à la France ou pour l'immigration. C'est d'abord le besoin de travailler pour vivre et permettre à sa famille d'accéder à une vie meilleure. Cette raison fondamentale tisse un lien entre nombre de ces parcours de vie. Avant-hier et hier comme plus près de nous, ce sont des fils et filles de paysans et d'artisans pauvres, issus de familles nombreuses, qui quittent leurs villages pour entreprendre ailleurs, souvent en ville et en usine une autre vie. Ce furent les choix du grand-père venu d'Espagne, des pères quittant leurs villages du Maroc et la Tunisie et devenus ouvrier d'usine, maçon, commerçants, tout comme les grands-pères et grands-mères quittant leurs fermes et leurs villages de Vendée ou de Bretagne pour devenir eux aussi ouvriers et employés, tel l'armurier breton devenu ouvrier qualifié, le paysan vendéen passé chauffeur routier, la jeune employée quittant la Bretagne pour le Nord, le jeune boucher venu de Normandie, tout comme le mineur marocain devenu maçon. Des fonctionnaires, parfois des employés, se déplacent aussi au gré de leurs affectations de travail, parfois volontaires mais aussi imposées, presque toujours au sein du territoire de la métropole, mais parfois aussi dans l'ensemble de l'espace français. Ainsi la jeune postière envoyée d'Anjou à Paris, le contrôleur muté des Ardennes à Paris, mais aussi le jeune couple d'administrateurs antillais qui, du temps de la colonisation passèrent de leur île en Afrique puis en métropole, ou, près de nous le jeune que sa mutation envoie à La Réunion.

Trouver du travail pour vivre et faire vivre sa famille est la principale des motivations des hommes et des femmes qui migrent à l'intérieur de la France et qui immigreront depuis un

autre pays. Mais ces récits nous conduisent aussi vers d'autres motivations très fortes.

Avec la recherche du travail, l'autre grande raison d'immigrer en France est d'y trouver refuge contre les persécutions politiques, religieuses ou raciales. Ce fut le cas pour de nombreux juifs de Pologne et de Russie avant 1914, pour des Arméniens après le génocide de 1915-1917, des Républicains espagnols vaincus en 1939 et de nombreux exilés politiques depuis les années 1950. Des récits nous rappellent ici quelques épisodes tragiques récents, depuis le drame des « Boat People » fuyant le Cambodge victime de la dictature et du génocide des Khmers rouges dans la deuxième moitié des années 1970, les guerres qui déchirent certains pays d'Afrique depuis les années 1980, l'Algérie aux prises avec le terrorisme islamiste dans les années 1990. A travers quelques allusions nous approchons la question du statut de réfugié existant depuis les années 1950 et attribué aux demandeurs d'asile, après enquête, en application avec la Convention de Genève pour les Réfugiés de 1951 dont la France est signataire. Suivant les époques et suivant les lieux d'origine des réfugiés les conditions d'attribution du statut de réfugié ont varié (mais les récits ici ne nous permettent pas d'approcher ces réalités). Ce statut a ses contraintes, et c'est ainsi que le père d'Aïsha reparti après la mort accidentelle de son fils resté chez lui, n'a pas pu revenir en France.

Une autre très forte motivation de migrer ou d'immigrer est la volonté de vivre avec ceux que l'on aime, avec sa famille. C'était déjà le cas de cette aïeule qui en 1914 se lance à travers la France pour rejoindre son mari et lui montrer leur bébé nouveau-né. C'est pour suivre son mari que Colette quitte Firminy malgré ses regrets, que Martine s'éloigne de son amie, que Anne-Marie et Valérie quittent leur région de Bretagne pour rejoindre leur compagnon, et c'est à ce titre que la jeune polonaise Sophie s'installe en France. C'est pour vivre en famille que les mères de Mehdi, Sarah et Fatima ont rejoint leurs maris. Les enfants sont entraînés dans les choix de leurs parents comme Tania qui doit quitter sa maison et ses amies et Aïsha venue en France avec sa sœur pour

retrouver leur père. C'est pour rejoindre sa famille que Monique quitte Valenciennes.

On peut enfin venir en France pour étudier, pour des échanges scientifiques, artistiques, littéraires, comme ce fut le cas d'Hassan.

Pour beaucoup de ces migrants, hommes ou femmes, enfants et adultes, plus ou moins jeunes, le départ est parfois douloureux, avec ce qu'il implique de séparation d'avec les siens et l'environnement où l'on a ses repères, (souvenir des êtres aimés, mais aussi des odeurs, des goûts, des paysages). Il s'y mêle toutefois aussi l'espoir de trouver une vie meilleure dans son travail et ses rencontres. Plusieurs des récits nous restituent très bien ces sentiments, parfois contradictoires, souvent ambigus, qu'il s'agisse de migrations courtes ou de longs voyages. C'est ce que restituent bien les récits sur Colette quittant Firminy, Martine le jour de son départ de Rennes, Tania laissant Trappes pour Rennes, et bien plus encore les vies des pères de Mehdi, Nadia, Sarah, Fatima, Myriam et d'Aïsha.

Les débuts de la vie en France peuvent être difficiles car il faut comprendre une nouvelle société et souvent une nouvelle langue, comme dans le cas du grand-père catalan (pourtant aidé par l'usage de sa langue dans les Pyrénées orientales) ou d'Ahmed et de tous les autres jeunes quittant tous leurs repères. De plus, connaître le français et la société française ne mettent pas à l'abri de certains français xénophobes comme l'a éprouvé Hassan à son arrivée. Les sentiments de ceux qui ont migré ou immigré vers le village, la ville, le pays de leur enfance peuvent être très divers, depuis les plus nostalgiques, comme pour les parents de Sarah, jusqu'aux souvenirs avec lesquels on aime renouer comme pour Colette et, d'une autre façon sûrement pour Aïsha qui nous fait connaître un peu les mots de son enfance. Ce peut être aussi une longue séparation, peut-être définitive, comme pour le Cambodge ou l'Algérie.

Migrer, immigrer, c'est s'installer dans un nouveau travail, un nouveau lieu et nouer avec d'autres personnes des liens de travail, d'amitié, d'amour. Ce sont ces rencontres et surtout

leur issue heureuse que nous disent si bien les récits de Fabien, Julie, Hélène, Erwann, Tania, Emilie, C. et Manuella. Ce peut être aussi une histoire avec grandes difficultés, parfois ses drames comme nous le rappellent Kristen, Fatima, C., Aïsha et Manuella. Migrer, immigrer, c'est apprendre à élever ses enfants là où l'on n'est pas né nous rappellent Fabien, Julie, Manon, Marine, Hélène, Tania, Emilie, Mehdi, Nadia, Sarah, Fatima, Myriam, Aïsha et C.

Venir travailler en France ou se déplacer à l'intérieur de la France pour trouver du travail peut être un choix individuel mené de sa propre initiative, seul ou avec l'appui d'amis ou de membres de sa famille. Mais pour celles et ceux qui ont immigré s'ajoutent des spécificités liées aux modalités administratives de leur entrée et de leur séjour en France. Les récits, par diverses allusions, nous font toucher du doigt certaines de ces réalités. Une des plus anciennes façons d'entrer en France et d'y trouver du travail, c'est de le faire par ses propres moyens. A certaines époques, avant 1914, dans les années 1920 et entre 1945 et 1974 c'était courant. Les immigrants faisant ensuite enregistrer leur contrat de travail et régularisaient ainsi leur séjour en France. C'était nous l'avons vu ce qu'avait fait le jeune catalan passant les Pyrénées durant les années de l'entre-deux-guerres. C'est aussi le cas d'Ahmed en 1970, année de grande immigration pour les Marocains et les Portugais, comme celui du père de Fatima venu comme touriste et régularisé, à la fin des années des « Trente Glorieuses ». Durant cette période, les gouvernements français encourageaient la venue des nombreux travailleurs – hommes et femmes- que réclamait l'essor économique français. L'Office National d'Immigration en 1945 avait été accompagné de la signature d'accords de main d'œuvre avec de nombreux pays (Italie, Yougoslavie, Espagne, Portugal, Turquie, Maroc, Tunisie) parallèlement aux mesures de régularisation que nous venons d'évoquer. Le récit de Nadia nous apprend que c'est ainsi que son père est venu en France après un recrutement direct au Maroc et le récit de Sarah nous pousse à deviner la même procédure pour son père.

Comment mieux conclure cet ensemble de récits qui nous permettent de mieux approcher notre histoire commune, que de reprendre quelques mots du beau poème de Nicolas ?
« recommencer (...) fuir (...) trouver une vie meilleure (...) s'en sortir (...) revenir ou ne jamais revenir(...) des souvenirs (...) meilleurs comme pires ».

Marie-Christine Volovitch-Tavares
Historienne
Membre du Comité d'Histoire de la CNHI
(Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration)

Mars 2007

Ouverture

L'école : un lieu de transmission et de créativité

**Ce recueil de textes est une trace du projet
Émigrations - Immigrations,
entre mémoire(s) et histoire,
mené durant l'année scolaire 2006-2007
au collège Les Chalais – Rennes
avec les élèves de la classe de 3^e C.**

La Bretagne n'est que récemment une terre d'immigration. Toutefois, dans notre collège, situé au Sud-Ouest de Rennes, il y a une douzaine de nationalités et une classe de CLA, d'adolescents arrivant de l'étranger et ne connaissant pas encore ou peu la langue française. De plus, lors de la présentation du projet aux élèves, l'un d'entre eux lança : « L'immigration, ce n'est pas de l'Histoire. C'est de l'Éducation civique ». Cette phrase peut révéler à la fois la place de l'immigration dans l'Histoire de la France, telle qu'elle peut être enseignée et perçue par un élève, voire le regard que la société elle-même peut porter aujourd'hui sur cette question et sa perspective historique...

Justement, le projet interdisciplinaire (Histoire-Géographie et Éducation civique, Français, Espagnol, Anglais) était basé sur les notions de mémoire, en lien avec le devoir d'histoire, et d'altérité. Il est ainsi le troisième volet d'un triptyque commencé en 2002-2003 avec la réalisation d'un film, Bréquigny - Champs Manceaux : un quartier, des vies, des histoires (4^e C), puis poursuivi en 2005-2006 par le projet La Route de la Mémoire : génocides, Shoah, mémoires, histoire (3^e C). Au cœur des trois projets se trouve la question de l'identité et la conviction que l'on ne se connaît pas bien si l'on ne cherche pas à (re)connaître l'autre. Cependant, cette fois-ci, ce sont les adolescents eux-mêmes qui se sont retrouvés en travail sur leur mémoire familiale et personnelle, ce qui a rendu la démarche plus délicate et sensible.

La notion de migration a été voulue comme la plus large possible, d'un pays à un autre, d'un continent à un autre, mais aussi d'une région à une autre, l'exode rural... Il fallait que personne ne se sente exclu ou montré du doigt. Le projet devait être un projet commun auquel chacune et chacun contribuerait, à sa manière, et apprendrait à reconnaître l'autre.

Les objectifs du projet Émigrations -Immigrations étaient :

- aider les adolescents à se construire positivement, particulièrement à partir de leur mémoire familiale : connaître sa propre valeur et sa propre importance, se situer dans la société et l'humanité.
- Faire le lien entre les histoires de vie et l'Histoire (citoyenneté, déracinement/(re)construction).
- Envisager par l'éducation interculturelle le rapport aux autres, à autrui, à la diversité culturelle en terme de partage, d'apports mutuels et aborder ainsi l'histoire comme une culture commune ; tout cela en lien avec les programmes et les objectifs de la classe de Troisième.

Comme les années précédentes, le projet a donné lieu à des séances « décloisonnées » (Français + Histoire – Géographie, avec un intervenant, à propos de l'écriture des textes personnels ; Géographie+Espagnol et Anglais à propos de la frontière américano-mexicaine, utilisée comme élément de comparaison avec les frontières de l'Europe). Il s'est nourri de rencontres avec des personnes ayant accepté de témoigner de leur parcours de vie : réfugiés politiques espagnols et cambodgiens, émigrés pour raisons économiques (breton, espagnol et africain).

Techniquement, l'utilisation des ordinateurs portables Ordi 35, mis à disposition par le Conseil général d'Ille et Vilaine, et l'accompagnement des élèves par l'animateur pour les enregistrements et les retranscriptions furent précieux.

Les adolescents ont pu ainsi mieux comprendre les mécanismes de la mémoire à l'œuvre et la difficulté de transmettre certains pans d'histoire familiale et personnelle à ses propres enfants. Cela pouvait alors renvoyer certaines et

certaines élèves aux réticences de leurs parents et les comprendre.

Les élèves, jeunes habitants du quartier, ont, avec l'aide du Contrat Urbain de Cohésion Sociale et de la Bibliothèque municipale des Clôteaux, animé une soirée – débat autour de trois ouvrages liés à la question de l'immigration : *Le gone du Chaâba* d'Azouz Begag, *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *L'immigration expliquée à ma fille* de Sami Naïr. Ils ont ainsi échangé avec les Rennais présents ce soir là sur cette question de société. Bel exemple d'apprentissage de la citoyenneté. Ils ont enfin pu rencontrer Marie-Christine Volovitch Tavares du Comité d'Histoire de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, qui a insisté auprès d'eux sur l'ancienneté, la diversité et la complexité de l'histoire de l'immigration en France, ainsi que Anne Morillon et Angelina Etiemble, sociologues à l'Université de Haute-Bretagne Rennes 2, à propos de l'immigration récente en Bretagne. Toutes les trois d'ailleurs ne se sont pas contentées d'intervenir, mais ont souhaité faire un suivi du projet.

Si les travaux et les réflexions de l'historien Gérard Noiriel ont été fort utiles pour l'équipe pédagogique, en particulier autour de la notion d'immigrant, préférée à celle d'immigré car considérée comme révélatrice d'un processus historique entre pays de départ et d'arrivée, le projet s'est aussi beaucoup alimenté auprès de la réflexion du sociologue David Lepoutre, ancien professeur d'Histoire-Géographie à La Courneuve et auteur d'un ouvrage sur les souvenirs de familles immigrées à partir d'un atelier pédagogique en collège dont il a été un des initiateurs. Rappelons ici quelques idées avancées par D. Lepoutre et que l'équipe pédagogique a tenté de mettre en pratique :

- Le passé familial ne constitue pas un domaine autonome de souvenirs valorisés. Pour autant, il doit y avoir une possibilité que l'histoire familiale soit ignorée. C'est le droit à l'oubli.
- Il peut exister une « transmission à rebours », c'est-à-dire des adolescents vers les parents, notamment par la pratique et l'usage des images de famille (photographies et films).

- L'école peut être un lieu de fabrication de l'histoire, notamment d'une micro-histoire amateur.

Nous avons travaillé avec les adolescents l'idée que l'École, le collège, n'est pas qu'un lieu de transmission, mais aussi d'expérience, de créativité et de fabrication. Il y a donc bien eu une « commande » auprès de nos élèves. Mais les rencontres avec les parents, les lettres explicatives et les fiches de liaison destinées aux familles permettaient de les accompagner dans cette démarche d'exploration de souvenirs de famille. De plus, l'individualité, la liberté de chacune et de chacun a été respectée. Le choix du récit a été fait par les adolescents eux-mêmes, très souvent en lien avec les membres de la famille après discussions continues ou ponctuelles. Ecrire un récit avec des trous était accepté, tout comme les détours, l'anonymat et le refus. C'est dans ces conditions que l'histoire, ici basée sur les souvenirs de familles et la recherche documentaire, a pu commencer à s'écrire. Ainsi, on peut saisir ou vérifier, en lisant les textes biographiques écrits par les élèves pendant l'atelier, la complexité et la diversité des parcours migratoires. Les textes de souvenirs familiaux ont été élaborés lors d'un atelier d'écriture mené par la professeure de Lettres Modernes et Laurent Quinton, auteur et dramaturge de l'association Lumière d'Août.

Le fait que certains de ces textes aient été mis en scène et joués auprès du public rennais, par certains élèves eux-mêmes, avec l'aide de la comédienne Bénédicte Ronarc'h, leur a permis, toujours avec la même liberté, de discuter, de faire, de construire, de rencontrer les textes des autres et de reconnaître la complexité et la diversité des parcours familiaux et personnels.

**Pour l'équipe pédagogique et l'animateur Ordi 35,
Gilles Ollivier
Professeur d'Histoire – Géographie et Éducation Civique
et coordonnateur du projet
Collège Les Chalais - Rennes**

L'immigration en France

L'immigration en France dure depuis plus d'un siècle et a pris une place importante dans ce pays.

Les causes qui poussent les gens à partir de leurs pays sont généralement la pauvreté ainsi que les persécutions religieuses et /ou politiques.

La France est une terre d'accueil pour ces gens car ils peuvent facilement trouver un travail de main-d'œuvre rurale ou industrielle.

Cette immigration a été plus importante pendant trois grandes périodes :

- De la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle, ce sont plutôt des immigrants de l'Europe (Belges, Polonais, Italiens, Espagnols...) qui sont arrivés en France.
- La seconde période a commencé vers 1960 et a duré une dizaine d'années. Les populations concernées par cette migration sont celles du Maghreb (Algériens, Marocains, Tunisiens).
- La troisième période commença vers 1990 et dure jusqu'à nos jours. Les immigrants viennent entre autres de l'Europe de l'Est.

Du début du XX^e siècle aux années soixante, l'origine des immigrants a subitement changé pour la raison suivante :

La France vivait « Les Trente Glorieuses ». La France s'enrichissait et a davantage attiré de populations de pays pauvres (Afrique : Maroc, Algérie...).

L'intégration des immigrés en France se fait de diverses manières tels que par le travail, mais aussi par les associations ...

Lors du regroupement familial, dans les années 80, beaucoup de femmes immigrées se sont investies et battues pour leurs droits.

Voici quelques associations et actions importantes :

- Le FIA (Femmes Inter Associations) a été fondé en 1983. C'est un réseau de petites associations dans le but de favoriser leurs projets et de les soutenir auprès des institutions.
- L'association des nanas beurs (fondée en 1985) est une association créée par des femmes et des jeunes filles maghrébines d'origine immigrée. Leurs buts sont divers mais bien réels et présents : lutte contre la discrimination, le sexisme, la double oppression, le racisme, et pour leur autonomie, leur citoyenneté et l'égalité.

Les immigrées et immigrés, leurs enfants nés en France, nous ont apporté et nous apportent beaucoup, tant par leur force économique et démographique, leur combat pour l'égalité des chances, que par leurs cultures tout aussi riches que différentes.

Marine

*(à partir des expositions
L'immigration dans la France du XXe siècle
et Trente ans d'histoire
des mouvements de femmes de l'immigration en France)*

Bretagne, terre d'immigration Comment les étrangers ont marqué la Bretagne ?

La Bretagne a été pendant longtemps une terre d'émigration. Dans l'histoire de la Bretagne, il y a eu plus d'étrangers de passage que d'immigrés à s'installer.

Ces étrangers de passage ont été des internés, des relégués, des réfugiés, des villégiateurs, des étudiants et des artistes. Les ports bretons ont ainsi joué un rôle attractif et d'ouverture, tandis qu'à l'intérieur des terres, la présence des étrangers est assez récente.

En 1649, des Irlandais sont signalés en Bretagne. Ce sont des exilés politiques fuyant le pouvoir de Cromwell. A la même époque, il n'est pas rare de rencontrer des commerçants italiens et espagnols.

En 1686, les ambassadeurs du Roi de Siam passent par Brest pour rendre visite à Louis XIV.

C'est encore à Brest, qu'en 1777, un dépôt d'esclaves noirs est créé.

Au début du XIXe siècle, alors que l'exode rural des Bretons commence, la politique expansionniste de l'Empereur Napoléon 1^{er} amène des étrangers, de gré ou de force, dans la province. On compte environ 2500 personnes concernées.

Lors du premier recensement de la population, en 1851, 1869 étrangers sont signalés. En 1896, on en compte 2314 pour près de 2,5 millions d'habitants. En 1921, le nombre d'étrangers est passé à 4196 pour une population totale descendue à près de 2,4 millions d'habitants.

Il y a plus d'immigrés en Bretagne depuis les années soixante. Depuis les années quatre-vingt-dix, l'augmentation est encore plus rapide. Entre 1999 et 2004, la population étrangère en Bretagne a augmenté de 50 %.

Si un étranger est une personne dont la nationalité n'est pas celle du pays où elle réside, une personne immigrée est :

- une personne étrangère, en France depuis plus d'un an
- ou
- un français par acquisition de la nationalité.

Les secteurs économiques qui accueillent en Bretagne comme en France des immigrés sont l'agro-alimentaire, le bâtiment, les services aux personnes, l'informatique. A cela s'ajoute les villes universitaires.

Aujourd'hui, les immigrés en Bretagne viennent plutôt de l'Europe du Nord (les Britanniques) et de l'Europe de l'Est, se localisent surtout dans les centres urbains. Les groupes de population sont dans l'ordre décroissant :

- les Marocains
- les Britanniques

Soit 25 % à eux deux de la population immigrée en Bretagne.

- les Portugais
- les Turcs
- les Espagnols

A Rennes, on compte 130 nationalités et le tiers des immigrés présents en Bretagne.

Manon

*D'après la rencontre
avec Angelina Etiemble et Anne Morillon,
sociologues de l'immigration
à l'Université de Haute Bretagne – Rennes 2*

De jolis liens tissés

Un jour de septembre, Gilles Ollivier, professeur d'Histoire-Géographie, est venu expliquer à la classe de Troisième C, que nous leur proposons de participer à un grand projet, traitant d'histoire, de mémoire et de migrations. J'avais lu l'ouvrage de David Lepoutre pendant les vacances d'été. J'avais bien compris qu'un tel projet incitant des élèves à questionner leur mémoire familiale, à se l'approprier avant de la confronter à une lecture historique des événements, ne va pas sans réticences, ni difficultés.

Cette appréhension des difficultés fut confirmée par la réaction des Troisièmes C...

Les plus curieux fronçaient les sourcils, les plus inquiets s'exclamaient déjà que, à leur connaissance, dans leur famille, jamais personne n'avait déménagé...ou alors de Rennes à Rennes...

Quelques jours plus tard, renseignements pris, tous ou presque étaient rassurés : chacun avait bien un ancêtre ou un parent proche concerné par l'immigration, l'exode rural, le retour à la terre...

« Au travail, donc, ai-je pensé, me voici en terrain connu, il s'agit à présent de collecter des souvenirs, des textes, des images et d'écrire cette mémoire familiale... »

C'était sans compter sur bien d'autres obstacles en tout genre, qu'il allait falloir soulever, observer, le plus délicatement possible : des redoutables : « mon père ne veut pas qu'on parle de lui, sa vie ne regarde personne » aux « je ne sais pas quoi raconter, on ne sait plus rien de cette histoire, on n'en a gardé aucune trace » en passant par les coutumiers « je ne sais pas comment l'écrire » à « je n'ai pas envie de parler de cela avec mes parents », jusqu'au terrible « Ça n'intéresse personne, ce que j'ai à raconter... »

Alors, des textes de Cavanna, Begag, et... Pagnol sont venus à mon secours, les cours d'histoire ont éclairci bien des zones d'ombre, puis, le temps des ateliers d'écriture est arrivé.

Laurent Quinton a donné à nos élèves le droit d'écrire sans

complexes : « je ne condamnerai pas les fautes d'orthographe... ! »

Les élèves m'ont dit avoir aimé cette expérience qui laissait une place à l'imaginaire, le détour par la fiction les aidant à la narration de l'histoire familiale.

Et, c'est plus volontiers, qu'ils sont allés interroger leurs proches, pour combler les lacunes, confronter leur imaginaire à la réalité des expériences et des mémoires familiales.

Aujourd'hui, les textes sont terminés, les enseignants, l'intervenant et les élèves les ont corrigés par courriel essentiellement. Les histoires ont été lues à voix haute, en classe et en public, lors de la conférence de Madame Volovitch Tavares, et d'une soirée lecture où les élèves ont invité les habitants du quartier à venir débattre avec eux. Ces histoires ont été aussi mises en scènes et jouées en public par les élèves.

Au cours de ces manifestations, certains élèves ont souhaité lire le texte de leur camarade, pour faire entendre la voix de l'autre et non pas seulement la leur.

Pour ces jolis liens qu'ils ont tissés entre eux, pour ces instants où les voix et les textes se croisent et offrent des échanges, pour leur courage et leur travail, je les remercie et les félicite sincèrement.

***Sandrine Legros,
Professeur de Français***

Ces mémoires qui nous regardent

Le projet sur les « mémoires de migrations », mené par Sandrine Legros et Gilles Ollivier, m'a tout de suite paru prometteur et ambitieux. J'avais entendu parler du projet sur le génocide juif, mené l'année précédente avec une autre classe de Troisième du Collège des Chalais, qui avait eu la chance de rencontrer à plusieurs reprises Magda Lafon, survivante et témoin d'Auschwitz. J'avais vu l'album qui avait été écrit et construit par les élèves et les professeurs. J'avais alors compris qu'il y avait un espace où l'écriture personnelle pouvait accueillir des préoccupations pédagogiques et d'éducation à la paix, sans misérabilisme ni humanisme larmoyant, mais dans une vraie démarche de vie.

Le pari de faire parler et écrire des élèves sur la mémoire de leur famille – et non plus sur une mémoire qui leur serait extérieure comme c'était le cas sur le génocide juif –, était encore plus délicat encore que le précédent. Écrire, dans notre vision des choses, supposait que les textes produits par les élèves puissent être lus, reçus par des lecteurs. Il fallait donc que cette mémoire personnelle de chaque élève soit lisible – c'est-à-dire, surtout, qu'elle puisse nous regarder, nous qui n'y étions pas directement impliqués. Est-ce que ça nous regarde, ce que tu nous racontes de toi ? Est-ce que nous pouvons le partager avec toi, nous qui n'avons pas vécu ce que tu nous racontes ? Ou bien est-ce qu'il vaut mieux que tu gardes tout ça pour toi, parce que toi seul pourrait le comprendre ?

Projet délicat : comment un ressenti personnel, « intime » (nous le supposons) pouvait cheminer jusqu'à nous, sans être détruit, banalisé par des mots qui appartiennent à tout le monde ? Comment pouvions-nous accueillir ces mémoires, sans chercher à les fouiller, les dépecer, mais en respectant les limites qu'elles posaient, les points aveugles qu'elles ignoraient, les zones dont elles nous interdisaient l'accès ? Comment pouvions-nous faire, Sandrine, Gilles et moi, pour ne pas faire dire ce que nous voulions qu'elles disent, mais les laisser dire ce qu'elles peuvent dire ?

Pour ma part, j'ai été surpris que les mémoires de migrations racontées par les élèves de la 3e C se construisent aussi bien sur des événements douloureux que joyeux ; que les migrations soient faites autant de larmes que de joie, de vie que de mort. Je me suis dit : ce qui fait événement (et mérite donc d'être raconté), dans une migration, ce n'est pas (toujours) ce que l'on croit, la guerre, la famine et la misère, mais c'est aussi le dernier regard jeté sur la maison de notre enfance, la dernière poignée de main à notre camarade d'usine, et la nouvelle poignée de main, le premier regard rencontré, l'odeur nouvelle dont on ignorait jusqu'à l'existence et qui nous saisit en arrivant sur cette terre qui nous fait un peu peur.

Il y a là de quoi, sans doute, avoir foi en l'espèce humaine jusqu'au dernier jour. On comprend que destructions et constructions, séparations et rapprochements, mouvements et immobilités vont de pair, s'alimentent les uns les autres et nourrissent sans cesse notre existence.

Comment donc pouvions-nous, à notre niveau, faire émerger ces mémoires dans des mots qui nous sont communs ? J'avais personnellement l'intuition que l'un des moyens qui pourraient permettre le travail – comme on dit d'un accouchement – de mémoire des élèves passait par une mise à distance de cette mémoire personnelle. Je me disais : sûrement que cette mémoire est trop proche d'eux, puisque c'est la leur. Aujourd'hui, je me dis que cette intuition n'était qu'à moitié vraie, puisque chez certains élèves, cette mémoire était au contraire trop éloignée et ils ne se sentaient pas vraiment concernée par elle. J'en conclus alors que l'écriture est ce qui permet non pas d'éloigner, mais de mettre, à une juste distance, celui qui écrit de ce qu'il écrit.

Les premières tentatives d'écriture des élèves consistèrent ainsi – par un exercice d'atelier rendu célèbre par Roland Fichet – à se saisir des sonorités de leur nom et de leur prénom, ainsi que celles d'un de leurs ascendants, et de trouver des mots constitués de cette matière sonore.

C'était là l'occasion de montrer qu'une identité personnelle

pouvait contenir, en elle-même, un vocabulaire commun à tous, et qu'avant toute chose, nous partagions une langue, même si chacun de nous la parlait différemment.

À partir de cette matière sonore, je leur demandais de produire un petit récit de voyage – réel ou fictif – et sous la forme qu'ils souhaitaient, de la manière qu'ils voulaient. Face à cette petite liberté de forme que je leur laissais, certains élèves se sentirent à leur aise, et d'autres moins. Mais aucun d'eux ne la refusa. Aujourd'hui, en regardant les textes achevés, je m'aperçois qu'ils ont tous en commun un désir de transmission, clair et simple, d'une matière vécue. Récits au passé, au présent, à la première, deuxième, troisième personne du singulier, chanson, dialogue, etc. – toutes ces formes vont vers un lecteur, aucune ne se recroqueville sur elle-même, aucune ne semble désirer n'avoir jamais été écrite. C'est pour moi la chose la plus importante, car nous pouvons espérer alors que ces mémoires veulent bien nous regarder et nous parler d'elles.

Laurent Quinton

Laurent Quinton est auteur au sein de la compagnie théâtrale/collectif d'auteurs Lumière d'août, basée à Rennes. Il achève une thèse en littérature française sur des récits de captivité de la Seconde Guerre mondiale.

Les textes des adolescents ont été classés par continents, pays, régions, départements de départ. Ils sont parfois accompagnés d'un document iconographique familial choisi par l'auteur(e) du texte. Des témoignages récoltés auprès d'adultes migrants rencontrés viennent ponctuer certaines parties.

FRANCE

Anjou, Ardennes, Bretagne, Ile de France, Loire, Mayenne, Nord

Le coup de folie de Marguerite

18 mai 1914. Prise d'un coup de folie, ma trisaïeule Marguerite part de Pornic, Loire-Atlantique, avec sa fille née quelques jours avant ce départ soudain.

Elle part retrouver Maurice, son mari, qui travaille au front en tant que médecin ambulancier.
Elle décide de partir le jour de leur anniversaire de mariage, pour lui présenter le nouveau-né.
Elle se met donc sur la route en faisant passer M. Paradis, un fermier qui vit près du front, pour son oncle très malade et réclamant ses soins.

Elle prend le train de Pornic vers Revigny. Le voyage dure vingt-quatre heures en tout (les trains de l'époque sont très lents).
Arrivée à Revigny, elle se fait arrêter par le chef de gare.
Il ne veut pas la laisser passer, devinant qu'elle ment sur la raison de son voyage.
Elle finit par se fâcher et réussit à le convaincre. Il cède.

Lorsqu'elle retrouve son mari, celui-ci s'exclame en voyant sa fille : « Mon Dieu quelle est petite ! »
Ma trisaïeule s'attendait à une autre réaction de sa part, mais elle est tellement heureuse de le retrouver quelle s'en contente.

Elle passe trois jours à la ferme des Paradis, et ce délai écoulé, elle retourne à Pornic pour retrouver sa famille. Tous sont très heureux de les revoir toutes les deux car ils étaient très inquiets à leur sujet.

Juliette

Histoire de mon grand-père

Voici ma photo de mariage.

Elle date du 4 avril 1959, c'est l'année où Charles de Gaulle fut élu Président. J'avais quitté la campagne (Cournon, près de La Gacilly dans le Morbihan) pour aller travailler en ville. C'était en 1956 car, quand j'étais revenu du service militaire, mon patron ne voulut plus me reprendre comme armurier.

Je trouvai du travail à Redon, qui était la capitale mondiale du briquet à gaz. J'étais ajusteur, à l'usine Flaminaire, qui fabriquait des briquets de luxe.

Puis, je rencontrai ta grand-mère qui avait également quitté la campagne (Béganne, dans le Morbihan) pour venir trouver du travail en ville. Elle travaillait en tant qu'aide cuisinière et serveuse dans un petit restaurant où j'allais manger tous les midis...

Nous nous mariâmes donc, le 4 avril 1959.

C'était une époque où on trouvait facilement un emploi dans les entreprises et c'était une fierté d'y travailler.

Mais, des années plus tard, Flaminaire fit faillite et fut rachetée par Bic, qui fabrique des stylos et des briquets jetables.

Fabien



*Photographie de mariage de mes grands-parents, 4 avril 1959. Fabien.
Collection Famille Robert*

Mon grand-père sur la route

Mon grand-père paternel est né le 27 avril 1939 à Méral, près de Laval. Plus tard, avec ses parents, il a déménagé à Saint-Martin-du-Bois, dans le Maine-et-Loire. Ensuite, pour exercer son métier d'aviculteur, il est parti dans les Côtes d'Armor à Saint Clet. La ferme de ses parents était trop petite, il est donc parti.

Là, en plus d'être aviculteur, il est devenu chauffeur.

En mai 1958, on l'a envoyé en Algérie dans le cadre du service militaire obligatoire, il est revenu en août 1961.

Après avoir été démobilisé, il s'est installé dans la région de Tours, de nouveau pour exercer son travail de chauffeur routier.

En 1961, il s'est installé à Liffré, une ville proche de Rennes qu'il a adoptée : il y vit aujourd'hui encore, en compagnie de ma grand-mère avec qui il s'est marié et a eu trois enfants.

Il est actuellement retraité, après avoir été surtout chauffeur routier, et profite tranquillement de sa retraite, moitié Vendée, moitié Liffré.

Un jour de l'été 1984, Valérie, sa fille, qui est aussi ma marraine, a décidé de quitter la région rennaise pour vivre à Nantes, avec son petit ami. Elle était triste à l'idée de quitter sa famille, ses amis et son univers quotidien, mais aujourd'hui elle s'est adaptée. Elle aussi a «émigré » et un fils est né de ce départ.

On peut aussi changer de vie et de région par amour !

Julie

De Firminy à Rennes

Ma grand-mère, Colette, est partie de sa ville natale, Firminy, pour arriver à Rennes en 1960.

Nous sommes à Firminy, ville populaire ouvrière de la Loire, en août 1960. Il fait chaud, les enfants jouent à l'ombre, les anciens bavardent sur le banc, non loin de la fontaine où les gens du quartier viennent chercher leur eau. Elle porte une jupe bleu ciel, évasée et un corsage blanc que sa mère a cousu pour elle. La dernière valise est casée. Ils partent.

Elle quitte sa ville natale, sa rue, sa maison, sa famille.

Elle part pour une nouvelle vie, avec sa fille et son mari, qui après un accident de travail, se reconvertisse dans l'Education populaire.

La 403 de son père démarre rue des Villas, elle passe la rue Lacour, rejoint le boulevard de la Rochette, le boulevard Fayol, la rue de l'Abattoir, la Roche-la-Molière...

Ils arrivent à Rennes, ville bourgeoise à l'époque. Les derniers rayons du soleil persistent à l'horizon avant de laisser place à la nuit. Les premiers lampadaires s'allument. Elle sent sur ses bras nus une brise légère qui la fait frissonner.

André, l'employeur de son mari, leur trouve quelque temps plus tard un logement dans une HLM à Cleunay.

Colette a alors vingt ans et un bébé de un mois.

La solitude a tôt fait de l'envahir. A Cleunay, on échange peu ; alors qu'à Firminy les gens se parlent, s'entraident. Six mois lui ont été nécessaires pour s'y habituer.

Aujourd'hui, elle vit dans une maison à Rennes. Elle a quatre enfants dont mon père. Elle retourne de temps en temps à Firminy pour retrouver sa famille et se souvenir.

Manon



*Photographie de la maison de ma grand-mère, Colette, 13 quartier Lacour à Firminy, 1950.
Elle vivait avec sa famille au premier étage dans un deux pièces. Manon
Collection Famille Metayer*

Une dernière fois

- Mamie, j'ai découvert une lettre qui date de l'époque de ton déménagement.
- Ah bon ? Où l'as-tu trouvée ?
- J'ai fouillé dans le grenier et je l'ai trouvée.
- Et que veux-tu savoir ?
- Qui est « ta confidente ? »
- C'est une vieille amie, que j'ai perdue de vue aujourd'hui... mais à l'époque, nous partagions tout, nos sentiments, nos idées, puis, elle est partie vivre à Paris et je ne l'ai jamais revue. En fait, les lettres que nous échangeions étaient des extraits de nos journaux intimes, c'est pour cela que ce texte ne ressemble pas vraiment à une lettre.
- Dans la lettre, tu parles de « changer de vie », mais où parlais-tu ?
- Je parlais à Bruz, c'est un gros bourg très agréable. Il y a de beaux monuments tels que le moulin à blé du Boël et l'église Saint-Martin. La ville a été détruite avant la construction de celle-ci.
- C'est vrai ? Mais pourquoi ?
- Et bien, c'était pendant la deuxième guerre mondiale, les alliés devaient bombarder un autre endroit. Pour les aider à se repérer, on avait décidé d'en signaler l'emplacement aux aviateurs par un nuage de fumée colorée. Malheureusement le jour prévu, il y avait du vent et le nuage s'est déplacé vers Bruz. De leurs avions, les alliés ont cru que c'était cette ville qu'il fallait bombarder et... elle fut rasée. On compta 184 morts.
- C'est triste, mais pourquoi dis-tu que tu voulais changer de vie ?
- J'attendais mon troisième enfant, aujourd'hui ta tante, et l'appartement se faisait trop petit pour cinq personnes. Ton Grand-père travaillait trop et vivre à la campagne lui aurait fait le plus grand bien. Evidemment cela n'a rien changé et aujourd'hui encore il travaille beaucoup.

Salmon Martine
44 rue du forgeron cassé.
35 200 Bruz.

Olivia Marcilo
Rue de la pie qui chante
35 200 Rennes

Date : 17 Novembre 1979.

Olivia,

Aujourd'hui, 17 novembre 1979, j'ai décidé de changer de vie, pour moi, mon mari, mais surtout pour mes enfants. L'appartement est vide. Je suis triste en repensant à tous ces moments de vie, qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir lointain. Je ferme une dernière fois la porte de cet appartement que j'ai voulu quitter. Sur le palier, mes anciens amis, sont sûrement plus tristes que moi à l'idée que nous partons. Je suis nostalgique quand, avec eux, resurgissent tous mes souvenirs. Nous avons fait connaissance dès le premier jour de notre emménagement. Ils nous avaient aidés, nous les avons aidés. Je préfère partir aussitôt avant que mes larmes ne coulent davantage. L'escalier, c'est la dernière fois que je le prends et au fond de mon ventre une petite boule se forme. En bas, je vois la voiture débordante de sacs, de bric et de broc. Les enfants sont aussi fatigués d'attendre que mon mari. Voilà ! Le moment du renouveau est venu. Une dernière fois, juste une dernière fois, regarder l'appartement. Cette fenêtre, je la connais par cœur et pourtant dans quelques temps elle ne m'appartiendra plus. Ce n'est pas moi qui conduis, ce qui me permet de me retourner jusqu'à ce que cette ville dans laquelle j'ai grandi ne devienne qu'un tout petit point noir.

Marine

Vers Paris...

Ma mère, Brigitte, est née à Pouancé, une ville proche d'Angers, dans le Maine-et-Loire (49).

À dix-neuf ans, après avoir passé un concours pour entrer à La Poste, elle fut nommée dans un bureau de poste, à Paris, le 16 mars 1982.

Elle fit la connaissance de plusieurs personnes qui, comme elle, étaient originaires de province, et de ce fait, elles se lièrent d'amitié. Avec ces nouveaux amis, elle sortait fréquemment, au cinéma en semaine et en discothèque le week-end.

Un soir de septembre 1984, elle rencontra un homme et sympathisa avec lui : il s'appelait Bruno, il arrivait de Courcy en Normandie, un petit village de la Manche (50). Bruno était venu à Paris pour travailler dans une boucherie. Dès le lendemain, ils se donnèrent rendez-vous, puis encore les jours suivants... Et bientôt ils décidèrent de s'installer ensemble.

Quelques années plus tard, le 11 avril 1992, ils donnèrent naissance à une petite Hélène (moi !). Cinq ans plus tard, j'eus l'immense plaisir d'avoir un petit frère, prénommé Arthur.

Après dix-huit ans en région parisienne, maman et papa obtinrent une mutation à Rennes. Mes parents étaient très heureux, mais moi, qui avais neuf ans, j'étais un peu triste de quitter mes nombreux amis.

Finalement, je me suis bien adaptée et je ne regrette rien...

Hélène

Voyage en train Corail

Jacques Mozet, mon père, vient d'emménager dans un studio à Paris où il a été muté en tant que contrôleur du Trésor Public. Il est parti de Poix-Terron, ville des Ardennes, depuis presque deux ans et écrit une courte lettre à ses parents.

Erwann

Paris, le 10 février 1985,

Bonjour à tous les deux, je viens de me trouver un petit studio. Je n'habite donc plus chez Philippe.

Mais c'est tout de même moins spacieux : neuf mètres carrés pour mille francs par mois.

Le voyage n'a pas été long pour venir à Paris. Dans mon compartiment de deuxième classe, j'étais assis à côté d'un gendarme paranoïaque. Il m'a vraiment fait peur : il se retournait au moindre bruit et a sursauté quand le contrôleur lui a demandé son billet. Toutes les cinq minutes, il ouvrait et refermait sa mallette. Puis il s'est levé pour s'acheter un sandwich et m'a laissé sa mallette en me priant de la surveiller attentivement. Je fus vraiment soulagé quand il est revenu. Et, pour me remercier, il m'a donné un morceau de sandwich ! Le train s'est arrêté à cause d'une panne technique, le gendarme a caché la mallette sous son siège. Peut-être songeait-il que le train s'était arrêté pour lui, que des terroristes allaient l'assassiner...

Je fus heureux de le voir descendre, sain et sauf, à Reims.

Il n'est pas facile de vivre seul dans cet appartement, mais je ne suis pas le premier à subir ce genre d'épreuve et j'essaie de m'habituer à cette nouvelle vie.

De toute façon, je ne me plains pas. La situation pourrait être pire, car, après tout, malgré cette épreuve, j'ai une petite amie !

Au revoir et à plus tard.

Jacques

Adieu Valenciennes

Ma tante Monique est partie de Valenciennes en juillet 1990.

Valenciennes est une ville de près de 42 000 habitants, qui se trouve dans le Nord de la France.

Elle s'était installée à Valenciennes pour y trouver du travail, car elle est issue d'une famille nombreuse et ses parents n'avaient pas les moyens d'élever tous leurs enfants.

Ma tante se demandait si c'était une bonne idée de quitter cette ville. Elle craignait de faire une erreur.

« Non, allez, adieu, Valenciennes ».

Monique était à la fois heureuse et triste de partir.

Les raisons de son départ étaient qu'elle voulait retrouver sa famille qu'elle n'avait pas vue depuis au moins dix ans. Elle recevait des nouvelles par téléphone ou par courrier, mais elle voulait serrer ses frères et sœurs dans ses bras comme quand elle était enfant.

Arrivée à Rennes, elle a rendu visite à ses sœurs et frères. Ils étaient heureux de la retrouver. Quelques jours plus tard, elle a acheté un petit appartement non loin de l'endroit où ses sœurs habitaient.

Coraline

Quitter le passé. Se tourner vers l'avenir

« On m'a proposé une mutation, j'ai accepté. J'avais envie de renouveau, de changer d'air...

Ma famille a assez bien réagi, mieux que je m'y attendais.

Bien sûr, cela n'a pas été facile, il a fallu laisser tant de gens derrière moi.

Parfois, je me sens loin, inutile, solitaire, abandonné.

Quand je suis arrivé, j'ai été surpris, j'avais une idée caricaturale de l'Île de la Réunion. Je n'ai pas été déçu, la vie y est différente, mais elle me plaît ; alors j'ai changé, moi aussi, avec joie. »

Mon oncle rentre chez lui à Vern-sur-Seiche et se prépare à partir. Il regarde la maison, fait le tour des pièces plusieurs fois, afin d'emporter le souvenir de chaque recoin.

Sa maison est vide. Plus de meuble, plus de vie, plus rien...

Hier, il a passé la soirée avec sa famille et toute la semaine, il a dit adieu à ses amis.

Il sort, ferme la porte pour la dernière fois, se regarde dans le rétroviseur : cernes immenses d'une nuit sans sommeil, à vaciller entre la peine de quitter ce qui est familier et l'excitation de trouver le renouveau.

Voilà, il est prêt.

Alice

Partir pour devenir indépendante

Un jour d'avril, ma tante Anne-Marie décida de partir vivre à Toulouse. Elle voulait y rejoindre son compagnon. Elle avait alors dix-neuf ans et vivait encore chez ses parents. Elle partit un matin, très tôt, pour éviter les embouteillages. Elle allait enfin devenir indépendante. Elle vécut six ans à Toulouse, puis revint vivre à Rennes dans une belle maison près d'un étang...

Marie

Tania déménagement

Je vais vous parler d'une jeune fille qui s'appelle Tania. Elle est âgée de quatorze ans et a déménagé des Yvelines, le 25 avril 2006, pour aller vivre avec sa mère, son frère et ses sœurs, en Ille-et-Vilaine, plus précisément au sud de Rennes.

La mère de Tania lui annonce qu'elle va quitter son travail et qu'ils vont déménager pour aller vivre à Rennes, pour leur bien.

Tania est un peu triste de quitter l'appartement qu'ils habitaient depuis cinq ans, car ce logement était en duplex avec un petit jardin. Elle recevait ses ami(e)s pour les devoirs ou le plaisir. Ce que Tania préférait, c'était les batailles d'eau en été, les courses de vélos, les discussions avec ses ami(e)s ou rester dans le jardin pour rire et se raconter des histoires drôles.

Pendant qu'elle rêve de ce temps-là, le déménagement se poursuit. Plus le temps passe, plus elle voit les cartons qui s'empilent et les meubles qui se démontent, que l'on entasse dans le grand camion qui doit partir le samedi matin.

Entre temps, Tania va dire au revoir à ses ami(e)s et aux personnes qu'elle connaît bien. Elle promet qu'elle restera en contact avec eux, qu'elle donnera de ses nouvelles.

Le samedi matin arrive. Tania et sa famille commencent à se préparer pour mettre les cartons et les derniers meubles dans le camion. Il faut en mettre dans la voiture de sa maman et garder un peu de place pour les enfants.

C'est le départ. Ils partent, et, au coin de la rue, la petite famille a une larme qui glisse sur la joue. Tania dit à sa maman : « Je suis quand même contente de partir ailleurs ».

La petite famille arrive dans le nouveau logement. Ils font un peu la tête, ça change beaucoup de Trappes. De plus, Tania n'a plus ses ami(e)s.

Tania rentre dans un nouveau collège, elle s'y intègre très bien ainsi que son frère et sa sœur qui s'adaptent aussi à leur nouvelle école. Plusieurs semaines passent. Tania et les siens se sont installés et tout se passe pour le mieux dans ce nouvel environnement.

Tania a rencontré de nouveaux(elles) ami(e)s, dont Sarah, qui l'a accueillie et est devenue sa meilleure amie.

Son frère est plus sage et ses deux autres sœurs vont bien.

Finalement, c'est un déménagement qui se termine bien malgré les séparations, l'éloignement et les doutes.

Tania

Christine Le Tennier : De Kerflao-Bretagne à Sudbury-Canada

En 1960, à Gourin, un couple sur trois partait aux Etats-Unis ou au Canada. Les Bretons américains qui faisaient fortune passaient leur retraite en Bretagne et, ainsi, ramenaient l'argent qu'ils avaient gagné. Il y avait une agence Air-France à Gourin, deux bureaux de recrutement canadiens qui recrutait directement la population de Gourin, pour aller travailler au Canada dans les mines, les forêts...

KERFLAO, 1929

Nous sommes en décembre 1929 à Kerflao, village situé entre Gourin et Le Saint, dans le département du Morbihan. Ces deux bourgades rurales se situent au centre Bretagne, au pied des Montagnes noires ; la pauvreté est alors prédominante, surtout dans le milieu rural, et nombreux sont ceux qui émigrent déjà régulièrement sur Paris ou en Amérique du nord pour gagner leur vie.

La vie est dure, particulièrement à Kerflao ! Nous sommes plus près de la vie de Jacquou le Croquant, célèbre feuilleton des années 70 se déroulant au début du dix neuvième siècle, que de la vie du XX siècle !

Dans ce contexte, naissent le 24 décembre, Yves et Jean LE TENNIER, respectivement mon père et mon oncle, son jumeau. Ils agrandissent la petite famille composée alors des parents et du fils aîné, mon oncle Raymond âgé alors de 2 ans. En 1934, naîtra François, le cadet de la famille, appelé Soëc.

La langue dans cette famille était le breton, le français ne venant que beaucoup plus tard. Mon père apprendra le français à l'âge de 7 ans à l'école car on les mettait en quarantaine s'ils avaient le malheur de parler leur langue !

MONTREAL YVES et JEAN, 1955

Ils arrivent à Montréal, d'abord Jean puis mon père. Jean commence par faire une saison dans le bois avec mon oncle Raymond qui y était depuis 1951.

Yves commence comme apprenti plombier et obtient son diplôme de compagnon. Il est aussi à un moment chauffeur de taxi. Ma mère travaille comme brodeuse. Les salaires sont nettement supérieurs à la France mais on peut faire plus d'argent dans les camps.

Ainsi ils quittent Montréal et arrivent à Elliot Lake, où mon père et mon oncle travaillent dans les mines d'uranium pendant deux ans. Les épouses habitent Sudbury. Ils continuent leur périple et atterrissent dans le Manitoba, dans les mines de cuivre comme tuyauteurs-plombiers, toujours en vie de camp.

Mon oncle Jean sera toujours aux côtés de mon père ou à peu près; ce sont deux vrais jumeaux et de ne pas être ensemble est finalement inconcevable; il en sera ainsi toute leur vie.

SUDBURY, 1959

Nous sommes le 27 mars 1959 et à 1h00 du matin je nais à l'hôpital Saint-Joseph, à Sudbury en Ontario. Ma mère a 31 ans et déjà deux enfants. Michèle est née à Montréal le 6 juillet 1957.

Nous sommes toutes deux de nationalités française et canadienne, ce que nous découvrirons plus tard lors d'un voyage à Montréal en 1974, où le douanier affirme que nous sommes canadiennes et où nous maintenons que nous sommes françaises de toute bonne foi.

Il finit par tamponner sur notre passeport français « citoyenne canadienne », accompagné d'un « Tabarnouche » ! Nous sommes bel et bien au Québec.

Je nais à une époque où mes parents ont peu d'argent et le trousseau de naissance qui m'est destiné est offert par une religieuse, Sœur Thérèse (mon deuxième prénom) qui prend pitié de ma mère et organise une collecte.

A ce moment mon père a deux possibilités : soit partir à New York, mon oncle Raymond lui a obtenu ses papiers, soit de rentrer en Bretagne où son jumeau lui dit qu'il y a du travail et que tout est à faire, ce qui est vrai. Il préfère son jumeau; il est vrai aussi qu'ils ont acquis une bonne expérience dans leur métier.

En 1960, nous prenons donc le bateau pour la France, avec ma mère, ma sœur et mon frère. Mon père nous rejoindra six mois plus tard.

RAYMOND, 1951

Le 22 février 1951, Raymond part au Canada en compagnie de sept copains de Langonnet et de Gourin. Ils prennent un bateau de transport de troupes avec 1000 Francs en poche. Ils débarquent à Halifax où ils découvrent le Coca Cola !

De là, ils prennent le train pour Montréal et voyagent pendant une nuit et un jour, ne voyant que du bois et de la neige. A Montréal, ils retrouvent un collègue, Henri Cospérec qui leur apprend qu'ils peuvent gagner 45\$ par semaine. Déçus, ils partent à cinq dans la forêt où ils peuvent gagner 6.50 \$ par jour (sans taxe) en plus d'être logés, nourris et blanchis.

Ils arrivent à San Maur au nord de la Tuque, par train, seul moyen de locomotion dans cette région. Ils sont vêtus à l'Européenne, avec leur « costume du dimanche », pas du tout adapté au grand froid ! Ils atteignent le camp en traîneau et mon oncle a le malheur de poser ses mains sur le métal où la peau reste collée.

Après dix kilomètres de route bien secoués, ils sont accueillis dans un camp de 400 personnes à raison de 50 personnes par

bâtiment. Le foreman (contremaître) les prend en charge et les habille des pieds à la tête ; il reste à mon oncle 2\$ en poche.

Au mois de mai, il retourne à Montréal avec 1800\$ en poche, ce qui représente beaucoup d'argent. A ce moment on cherche de la main d'oeuvre dans le terrassement, dans le nord de Montréal. Trop peu payé, il décide de repartir dans la forêt ; il restera cinq ans à Heurst, dans le nord de l'Ontario. La vie de camp est difficile mais la nourriture est surabondante et ils sont bien logés. Les sorties sont rares. La langue parlée reste le breton et le français. Travailleur acharné, il est nommé « Champion du camp » avec son copain Loëz Le Pochat.

En 1953, mon oncle rentre en France et prend des vacances. En 1955, il décide de partir pour New York, parce que des copains y travaillent dans la restauration et gagnent mieux leur vie. Le 25 décembre 1955, il arrive à New York en baragouinant l'anglais.

Il trouve une chambre dans le West Side et devient « Bus-boy » (commis débarrasseur), dans une place le midi et dans une autre place le soir. De là il part pour le Connecticut où il passe un an également comme bus-boy. C'est là qu'il achète sa première voiture ainsi que son permis de conduire ! La vie commence à être belle et il est attiré de nouveau par New York où il revient et trouve un appartement trois pièces dans Manhattan. A ce moment, il fait la connaissance de celle qu'il épousera, ma tante Cécile, bigoudenne, qui travaille chez le consul de France à Detroit comme femme de ménage et qui pour rester aux USA doit se marier.

Il recommence son job de bus-boy et souhaite devenir garçon de salle ; il fera dix sept places en un an ne restant jamais plus de trois jours sans travail !

Finalement, il se stabilisera comme barman dans des endroits réputés à l'époque. En 1992, il prend sa retraite et revient en Bretagne.

De ses deux fils, un est rentré en Bretagne et l'autre est resté à New York.

C. Le Tennier



*Vie de camp de travailleurs immigrés bretons au Canada, le soir,
le repos. Années cinquante.
Collection C. Le Tennier*



*« Marinette et moi et notre auto », octobre 1963.
L'oncle François et sa femme.
Pour les bretons partis travailler en Amérique du Nord, les
grandes voitures sont un rêve et un signe de réussite
sociale.
Collection C. Le Tennier*



Christine Le Tennier s'adresse aux élèves du collège.

EUROPE

Espagne, Pologne

Sud-Nord Nord-Sud

Mon arrière-grand-père que je n'ai pas connu, GIRONELLA-RICART, nom composé, car en Espagne, on accole le nom de la mère au nom du père, Sauveur de son prénom, vivait dans une famille qui se composait d'un père et d'une mère bien sûr, mais aussi de plusieurs garçons. La ferme de ces petits agriculteurs espagnols était située au nord de l'Espagne, en Catalogne du sud comme disent « les Catalans de France », sur les contreforts des Pyrénées espagnoles, dans la petite commune de Llers (Espagne).

À cette époque, l'héritage d'une famille revenait intégralement à l'aîné des enfants, ce qu'un notaire appellerait le droit d'aînesse. Pauvre arrière-grand-père, ouvrier agricole avec peu d'expérience, il était le plus jeune ! Pour pouvoir gagner sa vie, il décida donc de trouver un travail de l'autre côté des Pyrénées. Il laissa sur place toute sa famille, n'emportant avec lui que ses souvenirs d'enfance.

Un grand voyage ? Non : juste quatorze kilomètres pour s'installer pour la vie et fonder une famille dans le Sud de la France, en Catalogne du nord comme disent « les Catalans d'Espagne », dans le village du Perthus (Pyrénées Orientales), où il travailla comme employé dans une ferme. Cela lui permit d'apprendre le français et de converser dans sa langue natale, le catalan. Il fit la connaissance de Consolation NOGUER, une jeune immigrée espagnole avec qui il se maria. Ils eurent trois enfants, Marie, Pilar et Joseph, mon grand-père. Après des années de travail, ils achetèrent leur maison.

Il se posait toujours les mêmes questions : où s'achève l'Espagne, où commence la France ? À quoi sert cette Frontière ? En faisant quelques kilomètres, il avait changé de pays et avait appris une autre langue. Mon arrière-grand-père était, avant l'heure, un précurseur de l'ouverture de l'immigration en Europe, peut-être...

Émilie et son père

Puede abonarse por este ejemplar 640

1

RECISTRO Este pasaporte tiene 32 páginas
(Ce passeport a 32 pages)

A. N.º 892629


PASAPORTE-PASSEPOR

CONSULADO DE ESPAÑA EN
(Consulat d'Espagne à)
PERPIÑAN

NUMERO **713**
(Numero)

Nombre y apellidos del titular: Emilio
(Prénoms et nom de titulaire)
GIRONELLA RICART

acompañado de su esposa D.ª
(accompagné de son épouse Mme.)
-

inscrit con el n.º 27 en el Consulado
(inscrit au n.º au Consulat)
de España en **PERPIÑAN**
d'Espagne à **Residente**

Le passeport de mon arrière-grand-père. Emilie.
Collection Famille Gironella

2

SEÑAS PERSONALES.- (SIGNALEMENT)

Profesión Armero
(Profession)

Estado civil Casado
(Etat civil)

Lugar y fecha de nacimiento Llora
(Lieu et date de naissance) (Cervera)
14-3-1894

Domicilio La Perthus (Pyre)
(Domicile)

ESPOSA (ÉPOUSE)

Profesión _____
(Profession)

Lugar y fecha de nacimiento _____
(Lieu et date de naissance)

HIJOS MENORES de 15 años
(Enfants de moins de 15 ans)

NOMBRE (Prénoms)	LUGAR y FECHA de NACIMIENTO (Lieu et date de naissance)	SEXO (Sexe)
-	-	-
-	-	-
-	-	-

3

A. N.º 892629

Fotografía del titular
(Photogr. du titulaire)

Fotografía de la esposa
(Photogr. de l'épouse)

Firma del titular
(Signature du titulaire)
Gironella

El Cónsul de España
(Le Consul d'Espagne)
Emilio Ricart
Carlos Estévez

CONSULADO DE ESPAÑA
(CONSULAT D'ESPAGNE)

Voyages après-guerre

L'histoire de l'émigration de ma famille remonte à la Seconde Guerre mondiale, plus précisément en 1945. Mon arrière-grand-mère, Sophie Goss, polonaise, habitait à Varsovie, sa ville natale. À cette époque, elle avait une vingtaine d'années. Les Allemands l'arrêtèrent et elle fut déportée en Bavière pour travailler dans les fermes car il n'y avait plus de fermiers, ils étaient tous à la guerre.

Elle dut travailler dans des conditions très difficiles. La courageuse a tenté à trois reprises de s'enfuir, mais à chaque fois, elle fut rattrapée par les Allemands.

À la suite de ces tentatives d'évasions, elle dut rester dans cette ferme où elle rencontra Armel Ygée, mon arrière-grand-père qui était prisonnier de guerre.

Mon arrière-grand-père fut libéré le 8 mai 1945, mais ne pouvait pas rentrer chez lui, faute de moyen de transport. Il eut l'idée de prendre le premier train de marchandises et de partir en Bretagne pour retrouver sa famille, y vivre avec mon arrière-grand-mère et trouver du travail.

Là-bas, Sophie eut deux enfants, dont ma grand-mère. En 1950, comme ils ne gagnaient pas bien leur vie dans l'agriculture, mon arrière-grand-mère émit le souhait de partir en Normandie pour trouver du travail dans une ferme mais Armel ne voulait pas l'accompagner. Comme elle ne connaissait pas les lois françaises, elle préféra laisser ses enfants aux mains d'Armel, et partit seule.

Quelques temps plus tard, en 1952, elle s'installa à Paris pour vivre mieux. Elle rencontra un autre homme. Avec cet homme elle partit à Orange vivre sa vie loin de sa première famille.

Ma grand-mère a toujours su que sa mère avait quitté la Bretagne et elle ne voulait pas la voir.

En 2000 ma mère décida de faire des recherches pour retrouver mon arrière-grand-mère.

Finalement ma grand-mère et mon arrière-grand-mère se sont rencontrées après 52 ans de séparation. Aujourd'hui, elles se téléphonent et s'écrivent régulièrement.

Kristen

FELISA Salinas : « On ne savait pas quoi faire de nous »

Felisa , maintenant âgée de 103 ans, explique comment elle a émigré en France en 1939, date qui correspond à la fin de la Guerre Civile en Espagne et à la victoire du Général Franco qui a imposé une dictature jusqu'en 1975 :

« Yo vine a Francia por causa de la guerra civil como lo sabéis todos... Porque

Je suis venue en France à cause de la guerre civile comme vous le savez tous...

una guerra civil, es lo peor que puede pasar en una nación. Porque hace la

parce qu'une guerre civile, c'est la pire des choses qui puisse arriver à une nation.

separación de la familia, unos por un lado, otros por otro lado...No nos podimos

Elle sépare les familles, les uns d'un côté, les autres de l'autre...Nous n'avons pu

quedar más tiempo. Bueno, salí de Barcelona el 29 de

rester plus longtemps (en Espagne) . Je suis donc partie de Barcelone le 29

Enero y pasé la frontera francesa el 7 de Febrero. En ese tiempo, estuvimos en el

Janvier (1939) et j'ai traversé la frontière française le 7 Février. Nous étions alors sur les

camino, diez días en el camino. Estuvimos en la frontera en camiones, pues

routes,dix jours sur les routes.Nous avons attendu à la frontière dans des camions, car

éramos muchas personas y estuvimos todos esos días. Ya el 7 de febrero,

nous étions nombreux et nous sommes restés ainsi pendant tous ces jours. Le 7 Février, enfin, sont arrivés

llegaron tres camiones y nos pasamos la frontera. Aquello fue un desastre

trois camions et nous avons passé la frontière. Cela fut pour nous une catastrophe parce que

porque i fue una pena terrible de dejar España sin saber hasta cuando ! Detrás

ce fut déchirant de quitter l'Espagne sans savoir jusqu'à quand. Nous

venían las ametralladoras de Franco. Por fin pasamos la frontera y nos metieron

avons les mitrailleuses de Franco aux trousses. Finalement, nous avons passé la frontière et on nous a mis

en un tren. Allí nos dieron de comer, que teníamos mucha hambre porque hacía

dans un train. Là, on nous donna à manger, nous avons très faim car cela faisait

unos días que no comíamos.Yo tenía mi niña, no tenía dos años. No estaba bien

plusieurs jours que nous ne mangions pas. J'étais avec ma fille, elle n'avait pas deux ans. Elle n'allait pas très bien

que no había comido tampoco mucho.Todos estábamos desmayados.En fin nos

car elle n'avait pas beaucoup mangé non plus. Nous étions tous épuisés. On nous donna enfin

alimentaron un poco y nos estuvieron en el tren casi dos días ,bastantes horas,

un peu à manger et nous sommes restés dans le train quasiment deux jours, bien des heures

porque no sabían donde ponernos. »

parce qu'on ne savait pas quoi faire de nous. »

A partir de 1940, Felisa est restée deux ans sans avoir de nouvelles de son mari qui avait également traversé la frontière franco-espagnole. Elle nous explique comment elle a pu le retrouver à Rennes et termine le récit de sa vie en transmettant un message aux élèves :

A los 40 años volví a España y me sentía extranjera más que en Francia

A 40 ans, je suis revenue en Espagne et je me sentais plus étrangère qu'en France

porque la gente tenía miedo de hablar. No se podía hablar en confianza

parce que les gens avaient peur de parler. On ne pouvait pas parler en toute confiance,

solamente con la familia y cerrando la ventana para que no oyera nadie.

seulement avec la famille et en fermant la fenêtre pour que personne n'entende.

Tenían miedo de la represalia y que los metieran en la cárcel. Así que yo quiero

Ils avaient peur de la répression et qu'on les mette en prison. J'aime donc

mucho a España porque es mi país, yo nací allí, no lo olvidaré nunca pero,

beaucoup l'Espagne parce que c'est mon pays, je suis née là-bas, je ne l'oublierai jamais, mais

mi vida está en Francia más que en España porque yo tengo más costumbre de Francia.

ma vie est en France, plus qu'en Espagne parce que je suis habituée à la France.

*Encontré a muchos amigos tanto franceses como españolas .
Mi hija fue a la*

Je me suis fait beaucoup d'amis, aussi bien français qu'espagnols. Ma fille est

escuela en Francia. Pero lo que no he dejado ni a mi hija ni a mis nietos ni a mis

allée à l'école en France. Mais ce que je n'ai pas abandonné ni pour ma fille, mes petits enfants

bisnietos es la lengua española porque eso, más que puede servir, es muy bueno

ou mes arrière-petits-enfants, c'est la langue espagnole, car en plus d'être utile, c'est très bien

de saber. Así que vosotros, trabajéis porque trabajáis para vosotros no para los

de la connaître. C'est pour cela que vous, soyez travailleurs parce que vous travaillez pour vous et non pour

demás porque si detesto una cosa, son los que son glandules eso no lo soporto y

les autres parce que si je déteste bien une chose, ce sont les fainéants, ça, je ne le supporte pas et

a los que no piensan tampoco, porque a toda edad se puede aprender. »

ceux qui ne pensent pas non plus, parce qu'on peut apprendre à tout âge . »

***Retranscription et traduction réalisées
avec la participation
de Julie, Manuella, Marine et Sarah***

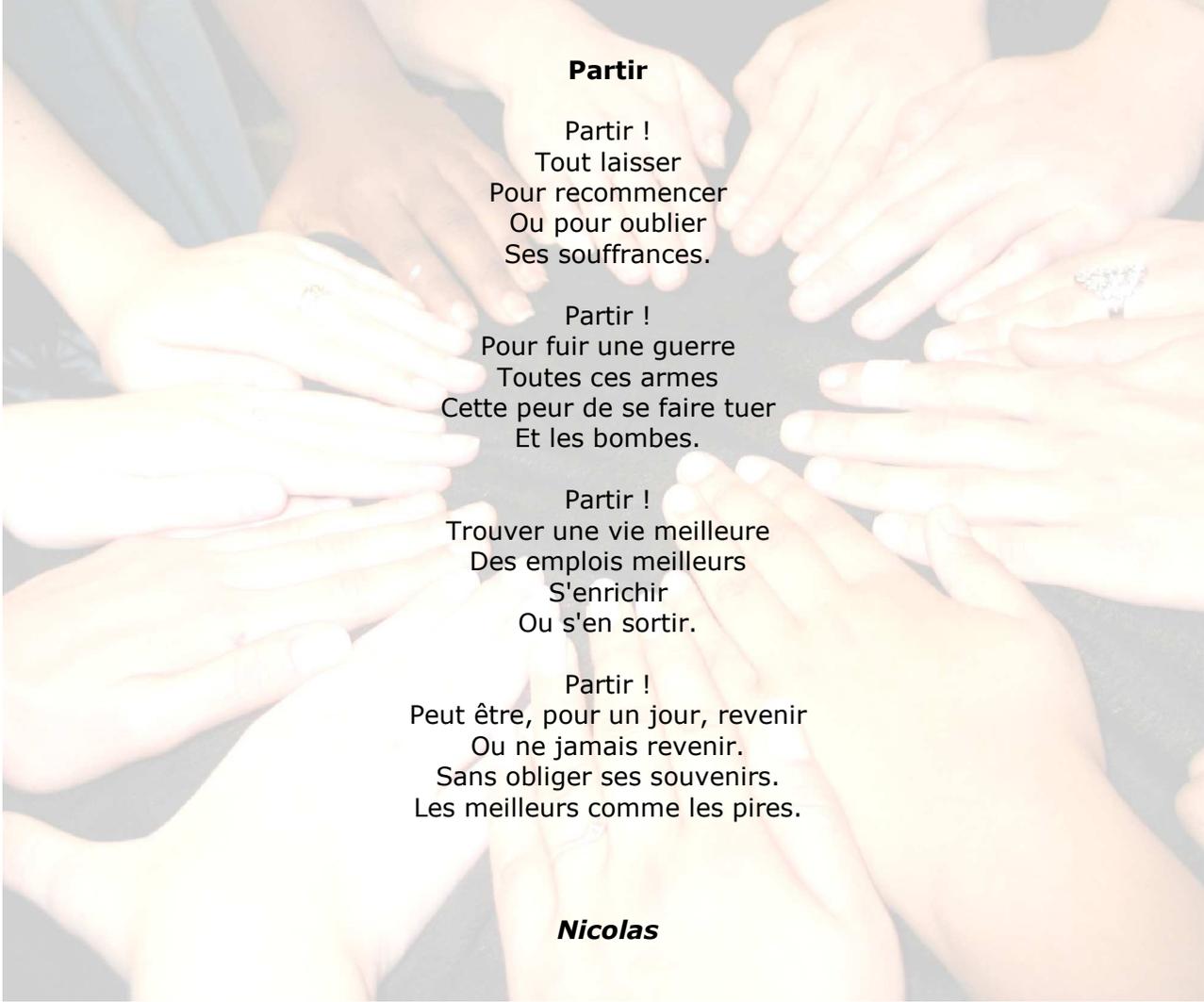


Nieves est dans les bras de Felisa. En février 1939, elles sont arrivées en Côte d'Or, puis elles sont dirigées sur Béziers. Manuel, le mari et père, est alors dans un camp de réfugiés. Collection F. Salinas





Felisa, deuxième en partant de la gauche. Elle est accompagnée de Nieves sa fille et, à sa droite, de Pilar Regnier et d'Alicio Alonso.



Partir

Partir !
Tout laisser
Pour recommencer
Ou pour oublier
Ses souffrances.

Partir !
Pour fuir une guerre
Toutes ces armes
Cette peur de se faire tuer
Et les bombes.

Partir !
Trouver une vie meilleure
Des emplois meilleurs
S'enrichir
Ou s'en sortir.

Partir !
Peut être, pour un jour, revenir
Ou ne jamais revenir.
Sans obliger ses souvenirs.
Les meilleurs comme les pires.

Nicolas

AFRIQUE DU NORD

Algérie, Maroc, Tunisie

On recrute

Les parents de mon père n'étaient pas riches et mon père n'avait pas autant de jouets que moi. Il fabriquait lui-même ses jouets avec des morceaux de bois qu'il ramassait dehors.

Mon père vivait à Ouarzazate, au sud-est du Maroc. Il fréquenta l'école de sept à quatorze ans, puis il commença à travailler. Un jour, il a appris que des recruteurs français embauchaient des étrangers et les faisaient venir en France, pour travailler dans les mines.

Il décida de partir. Il se sentait triste de devoir quitter sa famille, mais heureux de partir pour la France. Il voulait y travailler pour gagner de l'argent.

Les recruteurs français prenaient en charge le coût du voyage et de la nourriture.

Au port, à Tanger, mon père sentit pour la dernière fois, peut-être, l'odeur du sable et des épices.

En Espagne, il s'étonna de voir un immeuble blanc. Pour lui, les maisons étaient toutes comme celles du Maroc, couleur terre, et il n'avait jamais vu d'immeuble blanc...

Plus tard, arrivé à Rennes, mon père s'installa à l'hôtel, puis appela sa famille pour donner de ses nouvelles et leur annoncer qu'il avait été embauché en tant que maçon.

Nadia

De l'ombre à la lumière

Il vivait dans un village, au sud du Maroc. Rien ne le prédestinait à ce long périple, mais un beau jour, il a fini par quitter son village natal pour un avenir meilleur, attiré par ce que l'on appelle l'exode rural. Cette décision n'était pas facile ; il a dû quitter sa famille. C'est au moment du départ que tout s'accélère . Les émotions sont à leur comble : « Faut-il leur dire adieu ou les reverrai-je un jour ? »

Plusieurs enfants du village sont partis, sans jamais revenir de ces longs périples. Certains disent qu'ils ont traversé la mer Méditerranée ; leur famille, restée au pays, perd souvent espoir d'un signe, d'un mandat.

Après avoir respiré une dernière fois cette odeur d'épice et de pain à peine cuit par les femmes du village, de ses sandales foulant le sable chaud, il prend la route et se dirige vers la vie avec à peine de quoi vivre un jour.

Le voyage a duré environ trois jours, dans de mauvaises conditions. À son arrivée en ville, il a enchaîné les petits boulots, dans l'espoir qu'un jour il pourrait revenir avec une assez bonne situation. Mais après quelques bonnes années, il a fini par comprendre que, s'il restait au Maroc, tous ses rêves y resteraient à jamais.

En 1970, il émigra vers l'Algérie, à Oran, où, sans diplôme, il devint apprenti boulanger. Cinq ans plus tard, avec ses économies, il a pris l'avion pour Paris avec un statut de touriste.

Une fois à Paris, il est tombé malade des poumons. Un mois à l'hôpital et quatre mois et demi en maison de repos. Quand il s'est mieux porté, il a commencé par régulariser sa situation d'immigré.

Quand il a obtenu ses papiers, il a collectionné les contrats à durée déterminée (commis ou commerçant, employé de maison, fédération mondiale des villes jumelées, maçon coffreur, chauffeur routier). Il a parcouru plusieurs villes (Lyon, Le Havre, Bordeaux) et a fini par s'installer à Cherbourg.

Quelques années plus tard, en 1986, il a fait venir sa femme par le regroupement familial et c'est ainsi que sa solitude a pris fin et que ma sœur, mon frère et moi sommes nés à Cherbourg, en Normandie.

Fatima



*Ait Youl, village natal de mes parents
au Maroc, entre richesse et pauvreté...
Fatima.
Source : awidaman.free.fr (blog)*

Tunis-Paris, avec tout ce qu'il a dans le cœur

Mon père est arrivé en France le 2 décembre 1972.

Ce jour-là, il a tout quitté, sa famille, ses amis, sa terre, sa patrie et son oxygène pour venir, ici, accepter une autre vie. La France avait alors besoin de main-d'œuvre et a fait appel à des ouvriers maghrébins.

Il est venu parce qu'on lui avait promis quelque chose qui s'est révélé illusoire. Tant d'étrangers, à cette époque, idolâtraient la France...

Et lui, il a suivi, un peu comme l'assoiffé qui voit, au loin, une oasis...

Il quittait sa ville natale, Nabeul, avec, au fond du cœur, une sorte de rancœur. Il se disait qu'il reviendrait peut-être... Mais il était aussi heureux d'aller à la rencontre de l'inconnu, même s'il regrettait déjà sa ville natale. Il dit alors au revoir à tous ses bien-aimés et monta dans la voiture qui l'emmena jusqu'à l'aéroport de la capitale, Tunis. Un grand moment de solitude ce départ. Il était pourtant avec quelques collègues de travail. Dans l'avion, le doute, l'hésitation et l'angoisse l'envahissaient encore plus, car il ne savait pas ce qui l'attendait.

Il se sentait étrangement mal à l'aise dans ce pays nonchalant, et qui n'était pas ENCORE le sien ; de plus, le regard des gens était « noir ». Il prit la direction de Rennes où il bâtit l'ensemble de sa vie future. Ma mère le rejoignit en 1984.

À ce jour, mes parents vivent dans la nostalgie. Ils se rattachent au passé, ils ont peur de se perdre s'ils perdent le lien solide avec leur ancienne vie. Les seuls repères qui leur restent ici ou là-bas sont leur façon de vivre, leur mentalité, leur culture et la religion musulmane.

Pourtant, ils ont rencontré des gens qui sont devenus leurs amis et sont très importants pour eux.

Nous, leurs enfants, sommes français sur les papiers mais dans le cœur nous sommes aussi tunisiens car le fait de vivre en France ne doit pas nous faire oublier nos racines...

Nous avons tous ce croissant dans le cœur !

P.S.

Mon père appelait l'avion qui l'a amené en France « Concordo Bledardo ».

Ses enfants sont très attachés à cette expression.

Je tenais à ce que cela soit mentionné dans mon texte.

Sarah



Tunisie. Mon père dans les bras de mon grand-père paternel, au côté d'un cousin éloigné, à Dar Châabane, près de Nabeul ;

*Mon père et sa classe : c'est le septième au fond en partant de la gauche. Il a alors six ou sept ans. Nous sommes dans les années soixante. Sarah.
Collection Famille Khalfallah*



Mon père Ahmed

Mon grand-père Lahcen Azzid, né à Demnate, au Maroc, dans la région de Tadla-Azilal (latitude 31°43'52'' nord, longitude 7°2'10'' ouest, altitude 968 m) a fait la première guerre mondiale de 1917 à 1918.

Mon père, Ahmed Azzid, est né, lui aussi, à Demnate. Il y travaillait en tant qu'agriculteur avec son père. Ahmed souhaitait partir en France, mais son père s'y opposait. Finalement, mon père a réussi à convaincre mon grand-père qui lui a dit :
« Ne compte sur personne d'autre que toi-même, ne fréquente pas les bars et évite les gens malhonnêtes. »

Mon père est venu en France à vingt-deux ans, en septembre 1970, alors qu'il ne connaissait pas la langue française. Il savait juste compter les chiffres en français. Il était accompagné d'un ami d'enfance. Arrivé en France, il s'est installé pour deux ans près de Montauban et a déménagé en 1972 à Rennes, rue de l'Alma, pour six mois. Deux mois après son arrivée à Rennes, il a commencé à travailler dans la ville de L'Hermitage, en Ille-et-Vilaine, comme ouvrier non qualifié. Ma mère l'a rejoint en octobre 1980. Il a passé son permis de conduire à vingt six ans, en mars 1976. Il a acheté sa première voiture en 1980, à l'âge de 33 ans.

Mehdi

Le temps d'une traversée

Mon père, Hassan, étudiait depuis longtemps à l'école de son quartier quand il reçut une bourse pour étudier à l'étranger, en France. En août 1982, il mangea pour la dernière fois des galettes avec du thé au petit déjeuner, car ce jour-là, il quittait Casablanca, la plus grande ville du Maroc ; il quittait aussi les paysages de la côte atlantique, où il avait passé tant d'après-midis à jouer avec ses frères et sœurs... Ces paysages de souvenirs, sa mère, son père, il laissait tout pour rejoindre une université de Rennes où il étudierait les mathématiques avec un ami.

Leur première nuit, ils la passèrent dans un bateau qui avait l'air, mine de rien, d'un paquebot.

Quand ils furent installés sur leur siège, un marin leur apporta le déjeuner : riz mou et maïs. Quand il eut ce repas devant lui, il éprouva une sensation d'écoeurement et il repoussa son assiette en disant : « Je n'ai plus faim. »

Vint alors le moment des souvenirs, tout d'abord les meilleurs (ses amis...) ; les moins bons ensuite (le moment où il avait dit au revoir à ses parents, sans pouvoir leur annoncer la date de son retour) ; et pour finir les pires (les nuits à penser qu'il quitterait son pays sans connaître celui où il arriverait).

À cet instant, ses yeux s'humidifièrent puis une larme apparut, le long de sa joue. Cette nuit-là il ne dormit pas. Ce fut la même chose pour tous les autres passagers : on aurait dit que, sur ce bateau, le sommeil était en grève.

Soudain, le bateau accosta. C'était l'heure de se lever. Par le hublot, il aperçut Montpellier, enfin ! Il était arrivé à destination, « la France ».

Quand il eut mis pied à terre, il essaya d'attraper un taxi pour se rendre à Rennes, mais aucun ne voulut s'arrêter. Puis une femme et un homme passèrent devant lui et dirent : « En voilà un autre ». Il ne comprit pas tout de suite le sens de cette phrase, mais elle ne voulait pas le quitter. Il y réfléchit donc, avant de comprendre que pour ces personnes il était de trop. Pour finir, il continua son voyage en train, jusqu'à Rennes.

Aujourd'hui, mon père est toujours en France. Il a poursuivi ses études à l'université pour devenir professeur de mathématiques et puis, à ma naissance, il a décidé de changer de métier pour devenir prothésiste dentaire

Myriam



*Poterie réalisée par mon arrière-arrière-grand-mère, qui l'a transmise à mon arrière-grand-mère et ainsi de suite jusqu'à mon père. Quand il a quitté le Maroc pour la France, il a emmené avec lui cette poterie. Aujourd'hui, quand il s'en sert pour boire, il a l'impression d'être au Maroc grâce au goût qu'elle donne à l'eau.
Myriam.*

Collection Famille Haïdoun

L'histoire de ma tante

Ma tante Viviane, qui est algérienne, vécut en Algérie pendant son enfance. Elle est née à Alger en 1962. Mais, quelques dizaines d'années plus tard, elle dut quitter son pays avec ses parents pour aller vivre en France, car dans son pays on pouvait alors se faire massacrer.

Elle prit le bateau et le train avec ses parents. Le voyage dura dix jours.

Il lui fut difficile de s'habituer à la France : elle avait laissé ses grands-parents, ses amis et tous ses souvenirs d'enfance à Alger. Chaque jour, elle pensait à son pays natal.

Un jour, ses parents durent se rendre en Algérie pour l'enterrement de leurs parents. Avant de partir, sa mère lui confia un collier porte-bonheur que ma tante garda précieusement.

Quelques jours plus tard, ses parents n'étaient toujours pas rentrés, elle craignait qu'un malheur leur fût arrivé.

Le lendemain, elle apprit que ses parents étaient morts. Elle se sentait fortement coupable de n'avoir pas accompagné ses parents en Algérie.

Viviane pense encore et toujours à ses parents. Quand elle m'a raconté cette histoire, nous avons partagé son émotion et j'ai pleuré avec elle.

Malgré ce deuil, ma tante a compris alors que vivre en France était une chance.

Manuella



*Le collier de la mère de ma tante. Manuella.
Collection Famille Peigne*

AMERIQUE

Guadeloupe, Etats-Unis

Lettre à Emma

Ma chère ancêtre te rappelles-tu ?

Tu t'appelais Marie Anne George Emma Lindor, et là-bas, en Guadeloupe, on appelait toujours une personne par son dernier prénom. On t'appelait donc Emma.

Tu es née le 13 février 1879 à Basse Terre, du mariage de George Lindor et de Jeanne Euphrasie Ardoin que l'on surnommait quant à elle « Maman Asie ». Tu avais les yeux aussi bleus que l'océan que tu connaissais si bien.

Ah Basse Terre, cette charmante petite partie de l'île papillon avec son volcan de la Soufrière ! Comme tu aimais te promener dans cette région escarpée et humide, dont la forêt tropicale était extrêmement dense.

Tu vécus ta jeunesse en Guadeloupe où tu passas ton Brevet. Puis tu épousas un Antillais du nom de Félix Choubell, né à Saint-Claude, petite ville située également à proximité de la Soufrière.

Félix avait passé son Brevet puis était entré dans l'administration coloniale, où il fit carrière au Soudan français, l'actuel Mali.

Vous avez eu cinq enfants dont l'aînée était mon arrière-grand-mère : Marie Marianne Amédé (Dédé) qui naquit en Avril 1898.

Celle-ci épousa Bertrand Peyresaub (né à Corlay, en Bretagne) et ils se marièrent dans la ville de Kayes, au Soudan français. Ils eurent deux enfants dont mon grand-père, à qui on donna le même nom que son père, et une petite fille qu'ils appelèrent Claudine.

À votre retraite, Félix et toi vous êtes établis en France avec vos enfants. C'était dans les années 1930. Malheureusement, votre seul fils mourut pendant la guerre civile en Espagne, alors qu'il était dans les Brigades internationales.

Tu mourus en 1978, alors que tu allais avoir 100 ans. Félix t'avait quitté en 1953. Toute la famille est aujourd'hui enterrée à Plouagat dans les Côtes-d'Armor.

Lucie



*Te voilà, ma chère Emma. Lucie.
Collection Famille Peyresaub*

**Stacy Soum Fontez,
chargée de l'accueil des étudiants américains
pour le Council of International Educational
Exchange : « J'aime les Etats Unis et la France
de la même manière »**

Where were you born?

I was born in Milwaukee, Wisconsin. I don't know if you know where that is. Any idea where Milwaukee, Wisconsin is?

Wisconsin is on the Great Lakes in the United States. Have you heard of the Great lakes? No? They're very, very big lakes, about the size of a small sea ,in fact. You can't see to the other side. They're very big. I've brought a little map along, if you're interested, to show. You can pass that along....

Milwaukee is the biggest city in Wisconsin. Almost one million people in the area of Milwaukee, including the suburbs. It's about two hours directly North of Chicago. And it is in the Middle West, although we call it the Lakes estate.

- Où êtes-vous née?

Je suis née à Milwaukee dans le Wisconsin. Le Wisconsin se trouve près des Grands Lacs aux EU (...). Milwaukee est la plus grande ville du Wisconsin. Presqu'un million d'habitants y vivent si l'on inclue la banlieue. C'est à environ à deux heures au nord de Chicago et c'est dans le « Midwest » même si cela s'appelle l'état des Lacs.

Where did you grow up?

I grew up in a small town outside of Milwaukee. A town of about 30000 people called West Bend, Wisconsin.

- Où avez-vous grandi?

J'ai grandi dans une petite ville près de Milwaukee. Une ville d'environ 30,000 habitants, West Bend

What did you study (at university)?

I was an English literature major so I studied English, but you know, English literature. I originally intended to be an English teacher and I studied at the university of Wisconsin in Milwaukee but I actually left my studies just before, a year before, i received my degree and so I finished my degree in France and I actually did a "licence" at the university of Toulouse and I did a "maîtrise" at the Sorbonne in Paris.

- Qu'avez-vous étudié (à l'université)?

J'ai étudié la littérature anglaise. Je me destinais à devenir professeur d'anglais et j'étudiais à l'université de Milwaukee mais j'ai arrêté mes études un an avant de passer mon diplôme. C'est pourquoi j'ai terminé mes études en France où j'ai en fait passé une licence à l'université de Toulouse et une maîtrise à la Sorbonne.

What do you do in Rennes?

I started a new job in September. I'm the Residents Coordinator for an association which is called Council, it's- the letters are CIEE- it's the Council of International Educational Exchange and basically it's an organization which, well we organize programs for American students who want to come and study in France or all over the world in fact. There are programs in countries pretty much on every continent and we also organize programs outside of Rennes for French students who want to go and spend time in another country, either being an au-pair or studying or finding a partnership for some kind of a job.

- Que faites-vous à Rennes?

J'ai un nouveau travail depuis septembre. Je travaille pour une association, le Council (Council of International Educational Exchange) qui met en place des programmes pour les étudiants américains qui souhaitent venir étudier en France, parmi d'autres destinations. Ces programmes s'effectuent quasiment partout dans le monde et nous mettons aussi en place des structures en dehors de Rennes pour les étudiants

français qui veulent aller à l'étranger (...).

Where are your parents from?

My parents are both from Wisconsin as well. My parents are American. Unfortunately, I don't have my father anymore. I have one sister and I'm lucky enough to still have my grandparents. And they all live in America. Although they moved to Florida about 20 years ago now, so when I go back to the U.S. I normally go to Florida, which is very nice. Nice place for a vacation!

Do you know where Florida is? It's the Southern, most (Southern) state of the U.S.

...you have Disneyworld...the beaches are beautiful.

- Où vivent vos parents?

Mes parents viennent tous les deux du Wisconsin. Ils sont américains. Malheureusement, je n'ai plus mon père, mais j'ai une sœur et la chance d'avoir toujours mes grands-parents. Tous vivent aux Etats-Unis. Il y a vingt ans, ils se sont installés en Floride ce qui fait que quand je retourne aux E.U, je vais en Floride, ce qui est très agréable (...).

Do you have any members of your family living in France?

Well, I have my own family now but none of my original family lives in France. You know, my parents, my grandparents, my sister, they're all in the U.S. but I have... My husband is French, and I have two children and they of course live with me!

- Avez-vous des membres de votre famille qui vivent en France?

J'ai ma propre famille mais aucun membre de ma famille d'origine (...).

Where are your grandparents from?

My grandparents are American. Let's see... my grandfather is from Wisconsin and my grandmother, I don't know if she was born in Wisconsin or North Chicago, but they're from the

Midwest any way. But, originally, because my grandfather was the youngest son of five children and all of his brothers were born in Slovakia, he was the first to be born in America in 1922 and then his sister was born in America after him. So, my grandfather comes from Slovakia.

- D'où viennent vos grands-parents?

Mes grands-parents sont américains. Mon grand-père est du Wisconsin et ma grand-mère vient du Wisconsin ou du nord de Chicago, je ne sais plus, mais ils sont tous deux originaires du « Midwest ». Mon grand-père étant le cadet, ses quatre frères sont nés en Slovaquie. Il était le premier à naître en Amérique en 1922, juste avant sa sœur.

What did they do?

My grandfather sold real estate. You know what real estate is? Houses. He sold houses. And my grandmother didn't work. She stayed at home as a lot of women did at that time.

So, they were both born in America but my grandfather's family came over in the first part of the twentieth century. And my grandmother's family was a bit older. Her mother was English and her father was Norwegian and it was my great grandmother who was born in America. It was her parents who were born in England. So, it's several generations ago.

- Quelle profession exerçaient-ils?

Mon grand-père travaillait dans l'immobilier et ma grand-mère ne travaillait pas, comme c'était le cas pour la plupart des femmes à l'époque. Tous les deux sont nés aux E.U mais la famille de mon grand-père a immigré dans la première moitié du XX^e siècle. La famille de ma grand-mère a immigré plus tôt. Sa mère était d'origine anglaise et son père d'origine norvégienne. Mon arrière grand-mère est née en Amérique(...).

Have you travelled much in the United States?

Quite a bit. I've been about to 35 states of the 50 states. The US are a very big country and so it's difficult to see all of it. So, there are 50 states and I've been to 35.

Believe it or not, I've never been to the West Coast. I've never been to California, Oregon or Washington. And I'm sure that 's one of the most beautiful regions in the U.S. I do like the North East a lot. Massachusetts, New York state is beautiful, New York city is very interesting. Yeah, I do like the North East region I would say but the West is beautiful as well or the South. The South West: Arizona, Colorado, you've got the Grand Canyon and lots of really interesting things to see.

- Avez-vous beaucoup voyagé aux Etats-Unis?

Pas mal. J'ai visité 35 des 50 états. Les E.U sont immenses et c'est difficile de tout voir (...). Je ne suis jamais allée sur la côte ouest. Je ne suis jamais allée en Californie, dans l'Oregon ou dans l'état de Washington (...).J'aime beaucoup le nord est (...).

Have you travelled much in the world?

In the world...no! I've visited most of Europe. Almost all of, of well what we used to call Western Europe, almost every country with the exception of Germany and Austria. I've never been to Germany or Austria. And I visited the Soviet Union when it was still the Soviet Union in 1988 and we spent a couple of weeks there. It was very interesting. So, most of Europe but other than that, Mexico and Canada -North America- that's it.

- Avez-vous beaucoup voyagé à travers le monde?

Je suis allée presque partout en Europe (...) à l'exception de l'Allemagne et l'Autriche. Je suis allée en Union Soviétique en 1988 ou nous y avons passé quelques semaines. C'était très intéressant. Je suis aussi allée au Mexique et au Canada.

When did you arrive in France?

I arrived in France in 1992. So, that's 14 years ago. I was 25. It was on the day of my 25th birthday I arrived in France.

- Quand êtes-vous arrivée en France?

Je suis arrivée en France en 1992. C'était il y a 14 ans, le jour de mes 25 ans.

Was it your first trip to France?

It was my first time in France, yes. I had been to Europe before. I had spent about four months in Scandinavian countries and in Switzerland and the Soviet Union but there was my first trip to France.

- Etait-ce la première fois que vous veniez en France?

C'était mon premier séjour, oui. J'étais déjà allée en Europe, j'avais passé environ quatre mois en Scandinavie, en Suisse et en Union Soviétique mais c'était mon premier voyage en France.

Why did you come to France?

My husband is French and I met him in the United States. He was, at that time the military service in France was obligatory, and he was very lucky. He got what was called "coopération scientifique" so -he is a chemist, a chemical engineer- and he was doing research in the laboratory at the university of Wisconsin where I was a student and that was how ...I ended up here!

- Pourquoi êtes-vous venue en France?

Mon mari est français, je l'ai rencontré aux E.U (...).

How often do you go back to the United States?

About once a year. I try to go back every summer or sometimes at Christmas, but if we go at Christmas, then we don't go the summer. But usually we go for four to five weeks in the summer. Last year I went for about seven weeks.

- Retournez-vous souvent aux E.U?

Environ une fois par an. J'essaie d'y aller tous les étés et parfois à Noël mais si nous y allons à Noël, alors nous n'y allons pas l'été. Généralement nous passons quatre à cinq semaines l'été. L'an passé, j'y suis restée environ sept semaines.

Do you prefer living in France or in the United States?

I saw that question on here... and that's the most difficult question to answer, I think. I don't think it's possible to say that you prefer living in one country or another after such a long time, because I've lived in France for fourteen years so what happens, I think, after such a long time, is that both countries are part of who you are. And I love living in France, my life is here, my children were born here, I was married in France. I actually have French citizenship. I'm a dual citizen. I've got two passports and the day that I received my French citizenship, I had tears in my eyes. I was very touched. It was a very big day for me but I love the U.S. as well. It's my... It's where I was born, it's where I grew up, it's where my family is, it's where all of my traditions, and you know everything that I sort of was until I moved to France, came from. And so, it's impossible, I think, to separate yourself, for me to separate myself, from either country. I love them both equally. Although, I think today it would not necessarily be easy for me to live in the U.S. again. I could do it but I would be very selective about where I went.

- Que préférez-vous: vivre en France ou aux Etats-Unis?

C'est difficile de répondre(...). Je ne pense pas qu'il soit possible de dire que l'on préfère vivre dans un pays ou dans l'autre après si longtemps (...). J'adore vivre en France, ma vie est ici, mes enfants sont nés ici, je me suis mariée en France. En fait, j'ai la nationalité française (...) et le jour où j'ai obtenu la citoyenneté française, j'avais les larmes aux yeux, j'étais très émue, c'était un très grand jour pour moi. Mais j'adore tout autant les E.U. C'est là que je suis née, que j'ai grandi. C'est là que vit ma famille, que se trouvent toutes mes

traditions et tout ce qui faisait partie de moi jusqu'à ce que je vienne ici. C'est impossible, donc, de prendre ses distances d'un pays comme de l'autre. Je les aime tous deux de la même manière(...).

Which language do you speak most?

I think I speak more in French now than in English because I work in France, I live in France, and even I work with American students at the University of Rennes 2, but we have a very strong rule stating that we're only to speak in French with the students because they're here to learn French so I speak in French all day. The only time I really speak in English is with my children and sometimes with my husband, although it's easier for us in French.

- Quelle langue parlez-vous le plus?

Je pense que je parle davantage français parce que je travaille en France et même si je travaille avec des étudiants américains à l'université de Rennes 2, nous ne leur parlons qu'en français (...). Les seules fois où je parle anglais, c'est avec mes enfants et parfois mon mari (...).

Would you like to go back to the United States?

I love going for a vacation and sometimes I think that I would like to move back to the U.S. I would like to go back to the U.S. for one or two years but mainly for my children. I would love for my children to have an American experience. To really live in the U.S for two years. To know more about my country. I take them every year for a vacation but it's not very long and it would also be very good for their English. They speak English very well but still... French is their first language so... and they have a slight accent when they speak in English. When we go back to the U.S., everyone knows that they are not from the U.S. They speak very well but they have a slight accent. And I've been speaking with them in English since they were born, since they were babies but I'm really pretty much the only one.

- Souhaiteriez-vous retourner vivre aux E.U?

J'adore y retourner pendant les vacances (...). J'adorerais y retourner un ou deux ans, surtout pour mes enfants (...). J'aimerais qu'ils vivent vraiment aux E.U pendant deux ans. Qu'ils découvrent mon pays (...). Ils parlent anglais très bien mais le français demeure leur première langue et ils ont un léger accent quand ils s'expriment en anglais (...). Je leur ai toujours parlé anglais depuis leur naissance mais je suis pratiquement la seule.

Would you like your children to live in France or in the United States?

Like I said, I would like them to have a couple of years in the U.S. to have a real American experience, to go to school in the U.S. Going to school in the U.S., I think, is a very interesting and very different experience from going to school in France. And I would really, really, especially when they get into high school, when they're high school aged, I think it would be very interesting for them to spend a year in high school in the U.S.

- Souhaiteriez-vous que vos enfants vivent aux E.U?

Comme je l'ai dit, j'aimerais qu'ils passent quelques années aux E.U (...), qu'ils étudient aux E.U. Faire ses études aux E.U est une expérience très différente d'en France (...).

Which language do they speak most?

They speak mostly French. They go to school in France, they were born in France, their grandparents are French, their father's French... so, mainly in French but when we're at home I always speak to them in English. Sometimes, they answer me in French and I have to remind them and they can quickly change, very quickly. My husband normally speaks in French with them but sometimes in English too. We try to speak in English in the family but it's not always easy.

- Quelle langue parlent-ils le plus?

Ils parlent majoritairement français. Ils vont à l'école en France, ils sont nés en France, leurs grands-parents sont français, leur père aussi...ils parlent donc en général français, sauf à la maison où je leur parle toujours anglais. Ils me répondent parfois en français et changent rapidement, très rapidement, dès que je leur en fait la remarque. Mon mari leur parle généralement français mais parfois anglais aussi. Nous essayons de parler anglais en famille mais ce n'est pas toujours facile.

***Interview et traduction réalisées
avec la participation de
Alice, Aurélien, Hélène, Julie, Juliette, Medhi.***



*Stacy Soum Fontez en compagnie d'élèves
de la classe du projet Emigrations-Immigrations.*

ASIE

Cambodge

L'adolescence de mon père

Avant la guerre du Cambodge, il menait une vie paisible et aisée. Il habitait la capitale du Cambodge, Phnom Penh, dans une grande maison. Une grande cour y faisait office de jardin, de nombreux domestiques travaillaient pour sa famille.

La maison se trouvait juste en face du jardin royal.

Quand la guerre a commencé, en 1970, il n'avait que douze ans. À l'âge de seize ans, il partit avec l'une de ses sœurs aînées, en avion, jusqu'à la frontière de la Thaïlande car sa mère voulait qu'il fuie le pays au plus vite. Ils y restèrent deux mois chez l'une de leurs sœurs. Ils quittèrent ensuite le Cambodge pour la capitale de la Thaïlande, en voiture.

Ils arrivèrent à Bangkok, capitale de la Thaïlande. Là-bas, ils vécurent chez l'une de leurs tantes. Un de leurs frères arriva peu de temps après. Sa sœur partit pour la France quelque temps plus tard et son frère pour les États-Unis.

Il resta donc seul chez sa tante. Il trouva du travail chez un grand importateur alimentaire.

Il commençait à cinq heures du matin pour finir à vingt-trois heures. On lui donnait le gîte et le couvert. Sa patronne voulut qu'il se marie avec sa fille, ce qu'il ne pouvait accepter, si bien qu'il quitta son travail.

Il retrouva des amis, anciens voisins du Cambodge. Ses amis voulaient émigrer vers la France, mais lui ne voulait pas car il désirait rentrer au Cambodge.

Ses amis et lui furent arrêtés. Comme ils n'avaient pas payé pour obtenir la nationalité thaïlandaise, il dut quitter le pays. S'ils retournaient au Cambodge, les Khmers rouges les tueraient.

Il finit donc par prendre l'avion, le vol dura dix-huit heures.

Il arrive à Paris en juillet 1977. Pour lui, il fait froid. Il va vivre chez sa sœur qui est arrivée deux ans plus tôt. Au bout de dix ans passés à Paris, il part pour Dinan dans les Côtes-d'Armor.

Il ouvre un restaurant avec l'un de ses neveux. Au cours d'une soirée, il rencontre une jeune femme. Ensemble ils partent pour Rennes.

C.

Sarun Suon : « Ici, c'est mon pays »

Je m'appelle Monsieur Sarun Suon. Je suis de nationalité française, mais d'origine cambodgienne.

En 1970, le Cambodge comptait environ 7 millions d'habitants. Il est entré dans une guerre civile en mars 1970, entre le régime républicain et les communistes. Un million de cambodgiens sont morts entre 1970 et 1975. En avril 1975, j'étais marié, avec trois petits enfants. Je travaillais alors, depuis 1969, comme fonctionnaire de l'État en tant que technicien forestier. Les communistes, les Khmers rouges, étaient justement dans la forêt tandis que les républicains contrôlaient la ville. J'ai donc rencontré plusieurs fois les Khmers rouges qui parlaient de « libération » du Cambodge. Le 17 avril 1975, les Khmers rouges ont pris le pouvoir. Ce jour là, avec mon épouse et la famille de mes beaux-parents, une quinzaine de personnes, nous avons décidé de quitter le Cambodge pour la frontière thaïlandaise. Nous n'avions qu'une heure devant nous. Nous avons eu beaucoup de chance. Je pensais rester quelques jours dans un poste forestier près de la frontière, avant que nous retournions chez nous. Malheureusement, vers 11 heures du matin, entre 4 à 5000 personnes sont arrivées en nous disant que les Khmers rouges étaient à Pailin, à 16 Km de là. Nous ne savions pas quoi faire. Vers midi et demi, nous nous sommes engagés vers la frontière thaïlandaise, mais les militaires thaïlandais étaient bien décidés à ne pas nous laisser passer. Finalement, ils nous ont laissé faire, à condition que les cambodgiens passant la frontière soient désarmés. En effet, tous les fonctionnaires avaient des armes. Nous étions paniqués. Comment nous protéger ? Nous sommes restés deux nuits dans la forêt, à l'intérieur de la Thaïlande, à quelques kilomètres de la frontière. Nous n'avions pas à manger et les enfants pleuraient beaucoup. Le 19 avril, la Croix-Rouge est venue nous voir et nous a distribué nourriture et médicaments. Le troisième jour, nous étions environ trois mille. Près de deux

mille personnes étaient reparties la veille au Cambodge. Le quatrième jour, nous avons été transférés dans un camp de réfugiés, à environ 3 Km et demi de la frontière. Installé près d'une rivière, ce camp, était entouré de fils barbelés. Il y avait une pagode et une école. Nous avons construit des cabanes en tôle. Dès le 18 avril, les Khmers rouges ont fait évacuer les habitants de Phnom Penh puis des autres villes vers les rizières et les montagnes. De jour en jour, de semaine en semaine, d'autres réfugiés sont arrivés, vingt, deux cents, trois cents... Un autre camp a été créé à côté du premier. Au total, 12 à 15000 cambodgiens étaient là. La vie au camp était très dure, malgré les distributions de riz et de poisson séché. C'était un peu plus facile pour les réfugiés avec enfants, qui étaient un peu mieux aidés. Certains réfugiés vendaient leurs bijoux pour avoir de l'argent.

Au bout d'un mois, des représentants des Etats-Unis, de l'Australie, de la RFA et du Canada sont venus nous demander si nous accepterions de quitter la Thaïlande pour ces pays. Personnellement, je voulais rester dans le camp. J'y suis resté onze mois, avec beaucoup de questions sur ce qu'il fallait faire, le sort de mes parents, mes frères et sœurs restés au Cambodge. Un mois avant mon départ pour la France, nous avons fait une manifestation dans le camp pour que les autorités thaïlandaises nous donne plus à manger. J'étais d'ailleurs secrétaire général d'une association d'entraide des réfugiés. Ce jour là, les policiers et militaires thaïlandais nous ont tiré dessus. Il y a eu des blessés et des morts. J'ai encore du mal à en parler... J'ai perdu beaucoup d'amis. C'est cela qui m'a décidé à quitter la Thaïlande, d'autant que les autorités thaïlandaises m'ont menacé. Je me suis adressé à deux prêtres français et je leur ai fait part de mon souhait de partir pour la France. J'avais fait des études en français. Je connaissais donc un peu la langue et la culture. Le 19 mars 1976, ma famille et moi sommes arrivés à Paris. Nous avons été accueillis pendant une semaine par la Croix-Rouge dans le centre d'hébergement d'Epinaux-sur-Seine. Il y avait là une cinquantaine de familles. Dix sept familles de notre camp ont pris l'avion avec nous.

La France accordait alors le statut de réfugiés politiques aux familles cambodgiennes, à condition qu'une personne sache lire et écrire le français. J'ai été envoyé avec ma famille au centre d'hébergement de Fontenay-le-Comte. Nous sommes restés six mois, le temps d'apprendre le français pour ceux qui ne le savaient pas. J'ai donc aidé à faire les traductions. Nous sommes ensuite partis pour la Roche-sur-Yon où il y avait une usine de fabrication d'appareils électroménagers. J'ai travaillé là un an et j'ai fait les trois huit. J'étais loin de mon métier. J'avais du mal à visser quatre écrous. J'avais très mal... J'ai pleuré. Un jour, j'ai dit à mon épouse : « Prépare la valise, on retourne au Cambodge » (Pleurs). Excusez moi. Finalement, nous sommes restés et je suis arrivé petit à petit à travailler. Mais un an après, me voilà licencié. L'entreprise allait moins bien. Je ne pouvais pas percevoir le chômage. Je ne pouvais pas quitter la famille de mon beau-père. Je devais les aider. J'ai trouvé un autre emploi à La Rochelle, dans une usine de fabrication de bateaux. J'étais polisseur. J'étais content car j'avais déjà quelques connaissances acquises au Cambodge. En avril 1979, je suis venu pour la première fois à Rennes, lors du mariage d'un compatriote. La ville m'a plu et je me suis lancé dans un CAP tourneur. J'ai rencontré l'association de l'AKIV (l'Association Khmère d'Ille-et-Vilaine). En 1980, toute ma famille et celle de mon beau père se sont installées à Rennes.

Arrivé à Rennes, j'ai commencé à travailler. Après un stage, j'ai trouvé du travail dès 1980, dans une entreprise qui distribue des pièces de voitures. C'était au Rheu et j'ai travaillé comme magasinier. J'ai travaillé ainsi pendant cinq ans et demi. J'ai trouvé cela dur pour la santé Avec mon épouse, nous avons décidé de créer une entreprise individuelle de restauration: le restaurant fut créé en 1986, rue saint Malo Il s'appelle Apsara, c'est la déesse de la danse au Cambodge. En 2003, alors malade et devant me reposer, j'ai postulé à mi temps à l' UAIR (l'Union des Associations Interculturelles de Rennes) comme agent associatif. En fait, dès 1980, j'ai beaucoup travaillé bénévolement dans l'association khmère d'

Ille et Vilaine et, depuis 1983, j'étais bénévole au service de l'UAIR. De 1988 à 2005, j'ai été président de l'Association des Cambodgiens d' Ille-et-Vilaine. Au lieu de rester entre nous, on a procédé à une ouverture totale pour que les cambodgiens puissent s'intégrer à la vie française et que les amis français et d'autres nationalités puissent venir travailler avec nous, dans notre association. A l'origine, l'UAIR était l'Union des Associations des Immigrés de Rennes. Pour moi, s'investir dans cette association consiste à apporter des idées et un savoir-faire pour la société française et mes compatriotes.

Etes vous parti du Cambodge avec vos enfants?

Oui. Si je ne me trompe pas, la grande avait quatre ans la deuxième deux ans et demi et le garçon un an. A 99 pour cent, ils sont donc imprégnés de la vie française, du mode vie français. Mais nous avons essayé de garder notre identité et nos traditions.

Etes vous retourné au Cambodge ?

Je suis retourné au Cambodge en 1992. C'était la première fois depuis mon départ. Je voulais retrouver ma famille. Malheureusement, ils ont tous été massacrés par le régime Khmer rouge. Mes parents, mes frères, mes soeurs, mes oncles et tantes...

Dans ma famille, 24 personnes sont ainsi décédées.

Que pensez vous du droit de vote des étrangers?

Je crois personnellement que quand on vit dans un pays et qu'on y travaille, on s'intègre à la vie française. Pourquoi ne pas avoir alors le droit de voter ? Je vous dit franchement que pour moi mon pays c'est la France. Je pense souvent à mon ancien pays, mais ici c'est mon pays parce que mes enfants sont là, mes petits enfants sont là.

Que pensez-vous de la politique actuelle d'intégration ?

Personnellement, c'est difficile de vous répondre parce que je ne suis pas un homme politique. Pour moi l'intégration c'est quelque chose de très riche parce que la France est un pays mixte.

Je ne peux pas retourner vivre au Cambodge parce que j'ai quitté le Cambodge en tant que réfugié politique, à cause de la peur et de la mort. Depuis, j'ai obtenu la nationalité française et mes enfants et petits enfants sont nés ici.

Quelles circonstances précises vous ont amené à quitter le Cambodge ?

Quand je travaillai dans la forêt, j'ai rencontré des khmers rouges et ils nous disaient que quand ils gagneraient la guerre et qu'ils prendraient le pouvoir, ils élimineraient les militaires et peut être quelques hauts fonctionnaires et d'autres personnes d'autres secteurs. Cela m'a fait peur. Aussi, dès qu'ils sont arrivés au pouvoir, j'ai préféré quitter mon pays.

Quelle image vous faisiez-vous de la France ?

Je suis resté onze mois dans un camp de réfugiés, en Thaïlande.

Je connaissais la culture française. Lors de mes trois ans d'études à l'Ecole forestière du Cambodge, beaucoup de mes professeurs cambodgiens avaient fait leurs leçons en France. Ils nous racontaient plein de choses et j'ai lu beaucoup de livres sur la civilisation française.

J'imaginai la France comme un grand pays, une grande puissance développée et démocratique.

Comment s'est passé le passage à la frontière entre le Cambodge et la Thaïlande ?

Ça était très difficile. Les Khmers rouges étaient à une heure derrière nous et les thaïlandais nous tiraient dessus. Nous étions, mon épouse et mes enfants, dans une petite voiture. Nous avons des souvenirs du passage de la frontière, du camp de réfugiés, mais je n'ai jamais raconté tout cela à mes enfants. Ce que j'aborde avec vous jamais je n'en parle à mes

enfants. Eux-mêmes aimeraient sûrement en savoir plus, mais ils ne nous posent pas beaucoup de questions. Quand je parle quelques fois, je ne peux pas dormir car je pense à ma famille. C'est très dur.

Savez-vous ou en est le Cambodge aujourd'hui face à l'histoire du génocide par les Khmers rouges ?

Les cambodgiens se posent beaucoup de questions. Au Cambodge, on a créé un tribunal international reconnu par l'ONU pour juger les Khmers rouges. Mais le problème pour nous les cambodgiens est de cerner au mieux les responsabilités dans l'instauration des camps de travail et dans l'extermination du peuple cambodgien. Le premier c'est Pol Pot, aujourd'hui décédé. Puis le sanguinaire Ta Mok. Lui, il était emprisonné par le régime actuel mais il est décédé l'année dernière. A ma connaissance, il ne reste vraiment qu'un seul ancien dirigeant pouvant témoigner des ordres donnés pour l'extermination.

Deux millions de cambodgiens sont morts.

Il y a d'abord eu la déportation des gens de la ville vers les rizières, vers les campagnes et la montagne. Beaucoup sont morts de faim. Et puis il y a eu les camps de travail. Une jeune cambodgienne arrivée à Rennes a témoigné auprès de moi. A l'époque elle avait 12 ans. Dans un camp, il arrivait que certains soirs des familles aient disparu. Les Khmers rouges disaient qu'elles avaient été envoyées ailleurs. En fait, elles avaient été assassinées.

A propos des responsabilités, il faudra bien poser celle des grandes puissances, Chine, France et Etats Unis...

***Retranscription réalisée
avec la participation
d'Aïsha, Myriam et Tania***



*Sarun Suon, deuxième assis au premier plan en partant de la gauche, lors de la fête annuelle des Fleurs organisée par l'Association Khmère d'Ille-et-Vilaine. C'est une fête de solidarité destinée à aider le Cambodge. Ainsi, en 2003, les cambodgiens d'Ille-et-Vilaine ont fait des dons pour la construction d'une école dans une pagode située à soixante kilomètres au sud de Phnom Penh.
Collection S. Suon*

AFRIQUE OCCIDENTALE

Mauritanie

Mon père s'appelle Amadou Tijane Kane...

Il est né à Dao, ville de Mauritanie, habitée par les Peuls, les Maures, les Soninkés, les Wolofs.

Mon grand-père paternel est mort quand mon père avait neuf ans ; il est issu d'une grande famille toucouleur, c'est-à-dire peule.

Mon père a appris le Coran à l'âge de trois ans.

En 1980, à Dao, on l'a nommé imam, c'est-à-dire chef religieux, celui qui appelle les villageois à la prière.

Il a émigré avec ma mère en Sierra Leone en 1986, parce que c'était la guerre ; ils ne pouvaient pas rester en Mauritanie. Ils y sont rentrés en 1987, et ma sœur est née. Je suis née en 1990, en Mauritanie, moi aussi.

Nous croyions vivre heureux. Malheureusement, il y a eu aussi la guerre entre le Sénégal et la Mauritanie en 1989.

C'était terrible ; les Maures tuaient, maltrahaient les gens, violaient les femmes. J'étais toute petite, mais on en parlait souvent chez moi et il me semblait que je vivais moi-même les événements. J'étais terrifiée. Les gens du village voulaient nous raconter ces atrocités, pour que nous sachions ce qui s'était passé, pour en garder la mémoire, et moi, je ne cessais de penser à toutes ces horreurs.

En 1995, mon père est parti au Cameroun pour chercher un chemin pour l'Europe.

En 1997, il est arrivé à Angoulême en Charente. Il vivait dans un foyer pour réfugiés, mais il avait de la famille à Orléans et à Rennes.

Ses deux filles, ma sœur et moi, sommes venues le rejoindre en France. C'était la fin de l'année scolaire.

C'est alors que nous avons appris une terrible nouvelle : mon petit frère, âgé de trois ans, resté en Mauritanie avec ma mère, est mort, renversé par une voiture.

Mon père est parti immédiatement pour la Mauritanie. Comme il n'avait pas sa carte de réfugié, il n'a pas pu rentrer en France.

Ma sœur et moi avons été scolarisées à Rennes en 2003, au collège « Les Chalais », dans la classe d'intégration. Nous avons appris le français.

Nous avons obtenu une carte d'identité française, grâce aux démarches de notre tutrice légale, notre cousine, Mariame Kane, dont la mère est la sœur de mon père.

Aisha

LA MAURITANIE

La Mauritanie est située sur la côte atlantique, en Afrique de l'ouest et comprend une partie du désert du Sahara. Ses voisins sont le Sahara occidental et l'Algérie, le Maroc au nord, le Mali et le Sénégal au sud.

QUELQUES MOTS EN POULAR, ma langue maternelle :

Bonjour : jamwali, asalamou aleykoum

Bonsoir : jamhir

non : ala

oui : eye

viens : are

merci : diarama

manger : gniamde

pain : bourou

eau : dniyame

papa : babe

maman : néne

tata : gorgol

tonton : kaou

grand-mère : mame débo

grand-père : mame gorko

fille : débo

garçon : gorko

les enfants : soukabé

Aïsha



*La mère d'Aïsha (la deuxième à droite),
son père.
Collection Famille Kane*





Aïsha et sa sœur.

Au dos de la photographie des deux petites filles, il est écrit : « Ces deux filles sont mes filles. La grande s'appelle Zeïnaba. La petite Aïssatou. J'ai envoyé cette photo pour mon père. »

Collection Famille Kane

Postface

Le projet « Emigrations - immigrations, entre mémoires et histoire », mené par les élèves de 3^e C du collège Les Chalais, souligne les deux facettes du processus migratoire : les points de vue et expériences de l'émigré, « celui qui part », et de l'immigré, « celui qui arrive ». Les élèves ont pris conscience que l'expérience migratoire est largement partagée. Ainsi, l'immigration a pu être un moteur important et positif dans leur histoire familiale : du père parti de Mauritanie pour fuir la répression des « Maures blancs » à la fin des années 1980 ; d'autres, partis de Tunisie, Maroc ou d'Algérie à la recherche d'une vie meilleure ; du grand-père qui, même s'il n'a pas quitté la Bretagne, a dû abandonner son village pour aller à la ville chercher du travail ; du grand-père ayant franchi les Pyrénées pour se réfugier en France ; d'une trisaïeule ayant quitté sa Guadeloupe natale pour la métropole, etc, autant d'histoires singulières qui rejoignent l'Histoire de l'immigration en France, mais aussi l'Histoire des émigrations bretonnes.

Si les émigrations et immigrations reflètent souvent la misère, l'aspiration à une vie meilleure ou tout simplement l'impératif de survie, elles révèlent aussi l'opiniâtreté et le courage de ceux qui sont partis, quelles qu'en soient les raisons, pour un ailleurs inconnu. En s'appropriant la mémoire familiale, les élèves ont ainsi pu saisir les enjeux d'une histoire méconnue en France et surtout peu valorisée, alors que nombre d'historiens contemporains soulignent aujourd'hui que les émigrés/immigrés font et sont l'histoire de France. Mais la construction de la mémoire, qu'elle soit liée à une nation, à une région, à un groupe ou une famille est un processus complexe fait d'oublis étranges et de valorisations excessives de tel ou tel événement. C'est à cela que les élèves ont dû se confronter : l'oubli, la pudeur, la honte et la douleur, mais aussi la joie et la fierté de partager son histoire avec ses enfants et descendants et de la faire connaître au plus grand nombre.

C'est là toute la gageure d'un tel projet d'intégrer ces histoires singulières dans une histoire collective.

Angéline Etienne et Anne Morillon, sociologues, Odris

A lire, A voir

Voici quelques indications de titres de livres et de documentaires cinématographiques que les enseignants ou les élèves ont été amenés à utiliser pendant le projet.

- **Romans :**

Azouz Begag, *Le gone du Chaâba*, Paris : Seuil, 1986
François Cavanna, *Les Ritals*, Paris : Belfond, 1978
Mehdi Charef, *A bras le cœur*, Paris : Mercure de France, 2006
Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris : Éditions Anne Carrière, 2003
Alain Mabanckou, *Bleu blanc rouge*, Paris : Présence africaine, 1998
Edouard Ollivro, *Les vieux chevaux tirent leurs chaînes*, Plancoët : Diabase, 2003
Marcel Pagnol, *La gloire de mon père*, Monte-Carlo : Pastorelly, 1957

- **Recueils de mémoires :**

Parcours de vie. Témoignages de Rennais d'origine étrangère, Ville de Rennes et Union des Associations Interculturelles de Rennes (UAIR)
Jean Pierre Guéno, Jérôme Pecnard, *Cher pays de mon enfance. Paroles de déracinés*, Paris : Librio, 2005

- **Ouvrages d'histoire :**

David Assouline, Mehdi Lallaoui, *Un siècle d'immigration en France*, Paris : Syros, 1996-1997, 3 volumes
Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Les immigrés et la France. XIX^e-XX^e siècle*, Paris : La Documentation Française, n° 8035
Histoire de l'immigration, Paris : La Découverte et Syros, 2006
Laurent Gervereau, Pierre Milza, Emile Temime (dir.), *Toute la France, Histoire de l'immigration en France au XX^e siècle*, Paris : Somogy, 1998
Gérard Noiriel, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIX^e-XX^e siècle*, Paris : Seuil, 1988
Atlas de l'Immigration en France. Exclusion, intégration..., Paris : Éditions Autrement, 2002
Jeanine Ponty, *L'immigration dans les textes : France, 1789 – 2002*, Paris : Belin, 2004
Emile Temime, *France terre d'immigration*, Paris : Gallimard, 1999
Marie-Christine Volovitch-Tavares, *Portugais à Champigny, le temps des baraques*, Paris : Autrement, 1995
Signalons chez cet éditeur la collection *Français d'ailleurs, peuple d'ici*, dont fait partie ce titre.

- **Ouvrages de sociologie :**

Bretagne. Terre d'immigration en devenir, Hommes et Migrations, mars-avril 2006, n° 1260. Plus particulièrement, Angéline Etiemble, « *Bretagne, terre d'immigration en devenir* », p. 9 – 20, Anne Morillon et Martine Wadbled, « *L'observatoire des migrations en Bretagne* », p. 103- 111

Abdellali Hajjat, *Immigration postcoloniale et mémoire*, Paris : L'Harmattan, 2005

Smaïn Laacher, *L'immigration*, Paris : Éditions Le Cavalier Bleu, 2006

David Lepoutre (avec Isabelle Cannoodt), *Souvenirs de familles immigrées*, Paris : Odile Jacob, 2005

On peut lire aussi l'article : David Lepoutre, « *Les élèves ont droit à l'oubli* », *Le Monde de l'Éducation*, mars 2006, p. 47-49

Marie-Rose Moro, *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Paris : La Découverte, 2002

Sami Naïr, *L'immigration expliquée à ma fille*, Paris : Seuil, 1999

Patrick Weil, *La République et sa diversité. Immigration, intégration, discriminations*, Paris : Seuil, 2005

- **Ouvrages sur l'éducation :**

Martine Abdallah-Pretceille, *L'éducation interculturelle*, Paris : PUF, 2004

Cécile Delannoy, *La motivation. Désir de savoir, décision d'apprendre*, Paris : Scéren et Hachette, 2005

François Durpaire, *Enseignement de l'histoire et diversité culturelle. « Nos ancêtres ne sont pas les Gaulois »*, Paris : CNDP et Hachette, 2002

- **Documentaires :**

Bréquigny – Champs Manceaux: Un quartier, des vies, des histoires, 2003, 64 min, Les élèves de la classe de 4^e C du collège Les Chalais - Rennes, TV Rennes, La Cinémathèque de Bretagne.

Plus particulièrement : *Pilar et Felisa, De l'Espagne à la Bretagne ; Omar et M'Barka*

Yamina Benguigui, *Mémoires d'immigrés, L'héritage maghrébin*, 1997, 2 h 38 min.

Trois épisodes : *Les Pères, Les Mères, Les Enfants*.

Edouard Mills-Affif, Anne Riegel, *Vu à la télé : la saga des immigrés*, 2005, 2 fois 60 min, 1 : 1960-1980, 2 : 1980-1990 (à partir d'images d'archives de l'INA)

- **Sites :**

Site de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration : www.histoire-immigration.fr

Remerciements

Les élèves et l'équipe pédagogique remercient sincèrement

Les témoins et intervenants, dans l'ordre des rencontres :

- Felisa Salinas et sa fille Nieves, Pilar Regnier et Alicia Alonso
- Sarun Suon
- Christine Le Tennier
- Emerentienne Morel
- Viginia Murray, Consul des États-Unis à Rennes et Stacy Soum Fontez

- Marie-Christine Volovitch Tavares
- Angelina Etiemble et Anne Morillon
- Les documentaristes : Didier Cros, pour son film *Ados d'ailleurs*, et Franck Beyer, pour son film *Les identités au pied du mur*

Les partenaires :

- Laurent Quinton, auteur et dramaturge de l'Association Lumière d'Août
- Benedicte Ronarc'h, comédienne
- La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration
- Pascale Petit Sénéchal, Directrice de l'antenne Bretagne de l'Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des Chances (ANCSEC)
- Jean-François Jeandet, Chargé de Mission du Contrat Urbain de Cohésion Sociale quartier Bréquigny – Champs Manceaux
- Sezgi Saglam et Agnès Saglio de l'Union des Associations Interculturelles de Rennes
- L'Institut Franco-Américain
- Julie Fétu, coordinatrice des bibliothèques municipales du quartier Bréquigny – Champs Manceaux
- Jean-Luc Dussort de la MJC Bréquigny
- Les associations Comptoir du Doc' et Relais Etrangers
- Danièle Jacquemont de la Maison des Squares
- La Maison Internationale de Rennes
- Caroline Ollivro, Enseignante d'Histoire-Géographie, et Chantal Gendron, Enseignante de la classe CLA, au collège Les Chalais à Rennes

- Jean-Philippe Daniel, Animateur Ordi-35, Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, pour son aide très précieuse à la mise en page.

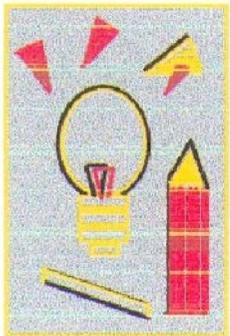
Tous nos sincères remerciements aux élèves, parents et familles ainsi qu'aux témoins qui ont fait confiance à l'équipe pédagogique et éducative et qui ont bien voulu nous confier un moment leurs documents iconographiques et leurs objets témoignant d'un parcours de vie.

Les élèves

Nadia Aït Kassi
Mehdi Azzid
Tania Chadet
Aurélien Cordeau
Coraline Fréoul
Emilie Gironella
Myriam Haïdoune
Juliette Hui
Kristen Joie
Aïcha Kane
Sarah Khalfallah
Marie Laurent
Alice Lebreton
Nicolas Legrand
Julie Manceau
Fabien Méaudre
Manon Metayer
Hélène Mignon
Fatima Moujane
Erwann Mozet
Manuella Peigné
Kevin Pyron
Marine Salmon
Cassandra Tang
Lucie Toqué

Les enseignants

Gilles Ollivier, Histoire-Géographie et Éducation Civique
Sandrine Legros, Français
Fabienne Landreau, Espagnol
Corinne Legendre Borsa, Anglais



COLLEGE LES CHALAIS

RENNES



Impression Service CARTE – Ville de Rennes